



**L'anarchisme révolutionnaire
contre le renoncement**

La fin de l'insurrectionnalisme

L'anarchismo rivoluzionario contro la desistenza, Vetriolo. Giornale anarchico, n° 7, été 2022.

La fine de l'insurrezionalismo, Vetriolo. Giornale anarchico, n° 3, hiver 2019.

novembre 2025

L'anarchisme révolutionnaire contre le renoncement

Un hendiadys qui à première vue exprime un concept inutile, superflu, qui cependant – après un premier dépaysement – nous permet de nous arrêter sur cet adjectif, *révolutionnaire*, qui nous parle d'une urgence, d'une nécessité projectuelle indispensable. L'anarchisme, méthodologiquement et historiquement, par sa tension et sa finalité, a toujours été révolutionnaire ; visant non seulement à la subversion des rapports sociaux autoritaires, à la déstabilisation de la société divisée en classes, à la généralisation de l'affrontement, afin d'ouvrir des possibilités libératrices inédites, mais aussi, avant tout, à la transformation sociale révolutionnaire. En deux mots, à la destruction de l'État et du capital. Alors, si le principe révolutionnaire est indissociable de l'idée anarchiste, pourquoi cette précision ? Pourquoi défendre la nécessité d'un anarchisme révolutionnaire ?

LE CONCEPT D'ANARCHISME RÉVOLUTIONNAIRE

À la lumière de certaines remarques avancées à propos d'articles publiés dans ce journal et dans d'autres publications, pointant le caractère prétendument (et entièrement à démontrer aujourd'hui) obsolète de la révolution et de la lutte de classe, il est opportun de clarifier de nouveau et synthétiquement certains nœuds de la question. Avec ce concept d'anarchisme révolutionnaire on a tout d'abord cherché à accomplir une « opération théorique » par rapport aux conditions du mouvement anarchiste international, et plus particulièrement celui de langue italienne. Face aux sables mouvants de la désorientation théorique, pratique et méthodologique dans lesquels sont embourbées les perspectives de nombreuses composantes ou, si on veut, « tendances » du mouvement spécifique, et sans nous enliser dans les panégyriques de la rhétorique, entre compagnons nous avons considéré qu'il était nécessaire d'ouvrir une question : contre la logique du renoncement – qui équivaut implicitement à la condition de reddition dans laquelle voudrait nous confiner le capital –, il faut plus que jamais reprendre en main le cœur de l'idée anarchiste sur lequel se fonde le nœud théorico-pratique de l'anarchisme.

Qu'est-ce que signifie reprendre en main le cœur de l'idée anarchiste ? Ce problème pourrait être à première vue compris au sens de la conservation de la mémoire historique. Ce n'est pas le cas. Le travail d'étude et d'approfondissement, y compris historiographique, est bien sûr important puisqu'il permet de préserver les écrits et la possibilité d'une remémoration des expériences révolutionnaires passées en faisant ressortir les traits significatifs pour notre agir dans le présent. C'est pourtant insuffisant pour solliciter un approfondissement critique des raisons – toujours nécessairement sociales, jamais strictement politiques – qui nous amènent à l'articulation du projet révolutionnaire anarchiste. Pour cela il y a besoin de l'engagement et de la détermination, quelque chose que même de longues années d'études ne pourraient pas nous fournir. Voilà pourquoi le problème de la conservation de la mémoire historique reste un problème illusoire, quand ce n'est pas une échappatoire où pouvoir éviter l'engagement dans la totalité de l'affrontement.

En reprenant en main le cœur de l'idée anarchiste, il en découle des aspects pratiques incontournables et immédiats. Cela signifie, fondamentalement, comprendre que l'anarchisme n'a jamais séparé le surgissement révolutionnaire et la révolte individuelle, malgré le fait que les nombreux « courants » interprétatifs au sein du mouvement aient parfois cherché à creuser un fossé entre ces deux « éléments ». Au contraire, ceux-ci ne doivent pas être conçus comme des pôles distincts, mais plutôt tous deux comme des expressions du susmentionné nœud théorico-pratique de l'anarchisme.

Le concept de l'anarchisme révolutionnaire enfonce ses racines dans la nécessité de franchir de manière dynamique un obstacle qui au cours des dernières décennies s'est immiscé entre nous et la lecture que nous donnons de la lutte révolutionnaire contre l'État et le capital : la logique de *l'action pour l'action*. Qu'est-ce que cela signifie ? Avoir les pieds bien-trop-par-terre pour pouvoir aspirer à l'appel de l'utopie – ce qu'on appelle parfois le « réalisme » – nous a empêchés de saisir la nature fondamentalement *illogique* de la révolution. Aujourd'hui plus qu'hier encore, il y a des trompettes qui de tous les coins nous parlent du caractère impraticable de la lutte révolutionnaire, du fait qu'elle est hors du temps et « hors limite de temps ». On nous dit que nous devrions nous adapter. Et le faire impliquerait entre autres d'adopter, définitivement, cette logique de *l'action pour l'action*.

Dans celle-ci s'inscrit l'idée insidieuse, employée essentiellement en guise d'alibi, selon laquelle en fin de compte sur le terrain de l'agir vaudrait le principe du « faisons un peu comme bon nous semble », selon lequel,

victimes de nos errements sans but dans un éternel présent, accrochés à une « tension » s'étant cristallisée dans son impossibilité à constituer une « projectualité », nous devrions nous résigner à un agir épisodique, atomisé, parcellisé dans son incapacité à « aller au-delà ».

Une telle idée correspond à une interprétation quasiment incohérente avec le parcours historique entrepris par le mouvement anarchiste international. Celle-ci est dérivée, dans un premier temps (bien avant notre époque), d'une mauvaise interprétation du concept d'individualisme anarchiste et, dans un deuxième temps (dans une période plus proche) d'un malentendu concernant la proposition méthodologique informelle, à son tour en partie issue de la proposition méthodologico-stratégique *antiorganisatrice* de la guérilla « en ordre dispersé de poignées » (Carlo Cafiero)¹. Un malentendu naturellement non « imputable » aux compagnons qui avancèrent ces propositions projectuelles, au contraire.

Cet adjectif, *révolutionnaire*, peut donc sembler superflu en considérant la gigantesque et richissime expérience historique de l'anarchisme comme mouvement, une expérience qui nous parle constamment d'une tension, d'un engagement et de finalités révolutionnaires. Parce que si nos motivations sont celles de la révolte totale contre les patrons et les gouvernants de la vie, pour une société sans classes, pour la destruction de tout ordre politique, pour transformer l'existence en une aventure passionnante entre l'individu et le milieu environnant, alors – ne nous racontons pas de conneries – ce sont là les motivations de la révolution. Et de la même manière, en ce qui concerne la conception révolutionnaire anarchiste de la lutte de classe, « les conditions objectives sur l'existence d'une classe d'exploités et d'une classe d'exploiteurs ne dépendent pas des personnalismes, ni des humeurs du matin ou du soir » (Silvio Bellico)².

Toutefois, c'est tout spécialement dans cette époque où le capital – brandissant ce fantôme appelé « opinion publique », et avec la sournoise intention de faire passer comme inconcevable toute hypothèse révolutionnaire – ne perd pas une occasion pour mutiler ou mystifier notre lutte, qu'il faut bien faire remarquer combien l'anarchisme est inéluctablement révolutionnaire. Reprendre en main le cœur de l'idée anarchiste, en affronter les aspects pratiques, recommencer depuis le début. Voilà notre programme

1 Carlo Cafiero, « In ordine sparso », publié dans *Il Grido del popolo*, Napoli, 4 juillet 1881. Disponible dans : *In ordine sparso. Genealogia dell'organizzazione informale*, Gratis Edizioni, 2012, page 15-17.

2 Silvio Bellico, « Cosa non è ancora accasuto », page 16. Supplément à « Vetriolo », giornale anarchico, n° 6, juin 2021.

minimum, élémentaire, en tant qu'anarchistes et révolutionnaires, à « court terme ». Et faire cela signifie passer sans moyens termes de la logique de l'*action pour l'action* à celle de l'*action dans la stratégie*, fondement indispensable pour l'articulation de la projectualité anarchiste entre méthode et stratégie révolutionnaire.

À PROPOS DE LA MÉTHODE...

Venons-en immédiatement à cette mauvaise interprétation du concept d'individualisme anarchiste dont nous parlions ci-dessus. Avant tout, en préalable et par amour pour la précision, il faut opérer une nette distinction entre anarchisme individualiste et individualisme anarchiste. Cela peut donner l'impression que l'on joue sur les mots, mais ce n'est pas le cas. L'anarchisme individualiste est un phénomène historiquement délimité, qui s'est concrétisé plus particulièrement aux cours des vingt premières années du siècle dernier à l'intérieur du mouvement anarchiste international. Bien qu'il y en ait encore aujourd'hui qui, même de manière confuse, y font référence, il s'agit d'un phénomène largement conclu. Pour en donner une définition stable, nous pouvons dire que l'anarchisme individualiste a été ce mouvement de pensée et d'action au sein du mouvement anarchiste international qui a voulu porter une plus grande attention sur l'autonomie de l'individu que celle, selon les dires de certains individualistes, que défendaient et réalisaient les communistes anarchistes. Le second, l'individualisme anarchiste, est communément entendu comme un penchant vis-à-vis des thématiques plus strictement individualistes, au sens *stirnerien*. Il s'agit essentiellement, en réduisant la question à l'os, de la sensibilité individualiste.

Cette distinction établie, continuons avec prudence. D'innombrables lectures ont été faites de *L'Unique et sa propriété*, lectures que nous ne sommes pas intéressés à approfondir ici. De certaines lectures sont ressortis des lieux communs, des développements totalement étrangers à tout type de typologie de « canon » interprétatif proprement anarchiste, ou la possibilité d'une construction parfaite, finie, de l'individu (par ailleurs impossible comme toute construction parfaite, même si dans le passé nous autres anarchistes avons plus d'une fois trébuché sur l'illusion que, par exemple, pas après pas, la construction d'une société parfaite serait possible). À l'inverse, à partir d'autres lectures – et ceci est un aspect d'importance – a découlé une occasion. Une occasion de lecture très importante mais pas

donnée. Dans tous les cas, il est bon de préciser que dans cet article on ne cherche pas à manifester, entre les lignes, une critique vis-à-vis de *L'Unique* – qui n'est pas l'objet de cet article – mais plutôt à réfuter les raisons sous-jacentes la logique de *l'action pour l'action*. Donc, *L'Unique et sa propriété* est une chose, et les individualistes en sont une autre.

En pénétrant dans la distinction survenue pendant plus d'un siècle entre individualisme et communisme anarchiste, il est crucial de garder à l'esprit que – comme nous le verrons plus loin – ce présumé fossé existant historiquement entre individualisme et communisme est en vérité un faux problème : la centralité de l'individu pour l'anarchisme est incontournable, indiscutable, essentielle. Il y a un siècle déjà, Errico Malatesta – qu'on ne peut pas suspecter d'être un fervent défenseur de la conception individualiste – avait précisé que :

« Dans un certain sens nous sommes tous individualistes car nous voulons l'émancipation et l'élévation au plus haut degré possible de tous les individus humains.

L'individu est le début et la fin de toute activité, car c'est lui qui sent et qui pense, c'est lui qui veut, c'est lui qui jouit et qui souffre. *L'esprit collectif*, la *volonté populaire*, etc., sont des expressions rhétoriques qui ou bien ne signifient rien, ou bien signifient les esprits et les volontés des individus qui composent la collectivité, qui coopèrent ou s'opposent, qui s'aiment ou se détestent, s'aident ou s'exploitent et s'oppriment les uns les autres. La réalité vivante c'est l'individu et rien d'autre que l'individu »³.

La racine du problème de la mauvaise interprétation du concept d'individualisme anarchiste concerne ce que nous pourrions qualifier d'*individualisme sans révolution*, une conception devenue – c'est important de le souligner – intimement et implicitement non-violente après le déclin de l'anarchisme individualiste, dont elle s'éloigne clairement, et ayant été développée particulièrement par ce filon de lecture de Stirner dont Émile Armand a été parmi les plus célèbres représentants.

Lisons un extrait d'un souvenir d'Enrico Arrigoni, qui met nettement en lumière une telle conception :

3 Errico Malatesta, « Intorno all'Individualismo », *Umanita Nova* (Rome), n° 108 (7 mai 1922). Disponible dans : Errico Malatesta, *Fronte unico proletario. Il biennio rosso, Umanità Nova e il fascismo, 1919-1923*, Opere complete, Edizioni « Zero in condotta » e « La Fiaccola », Milano – Ragusa, 2021, page 518.

« Ce n'est pas seulement la question organisationnelle qui nous sépare des communistes anarchistes. Nous avons aussi une idée de la liberté différente. Pour nous la liberté est le bien le plus grand, et nous ne faisons pas de compromis avec la liberté. Voilà pourquoi nous repoussons toute institution qui conserve la moindre trace d'autorité. Néanmoins, chaque anarchiste doit suivre la tendance qui s'adapte le mieux à sa psychologie. Voilà pourquoi je ne suis pas contre les communistes anarchistes. Pas plus que je n'ai l'intention de les convertir ! L'anarchisme individualiste n'est pas mieux que le communisme anarchiste. Cela dépend totalement du caractère, de la psychologie. L'anarchisme individualiste me convient, mais il ne convient pas à d'autres.

Ma conception de l'anarchie n'a pas beaucoup changé au fil des années. Contrairement à Santillán, pour n'en citer qu'un, qui en est arrivé à repousser la révolution, précisément comme nous le faisons nous autres individualistes. Nous mettons l'accent sur l'éducation. Certains d'entre nous ont participé à la révolution dans l'illusion que quelque chose de meilleur pourrait en sortir. Mais avec la révolution violente on n'ouvre pas la voie à l'anarchie. Les révolutions sont intrinsèquement autoritaires. De plus, dans les pays plus avancés, comme les États-Unis, nous avons de nombreux moyens de propagande pacifique et nous n'avons pas besoin d'une révolution. Si je devais choisir, je préférerais toujours le capitalisme au communisme, parce qu'au moins sous le capitalisme je peux écrire. Parler, faire des réunions, fonder des coopératives et ainsi de suite »⁴.

La considération de Arrigoni concernant le caractère intrinsèquement autoritaire de la révolution se commente de lui-même et n'a pas besoin d'être approfondie plus que ça, ayant par ailleurs déjà suffisamment précisé (dans cet article) combien les motivations de l'anarchisme sont viscéralement des motivations révolutionnaires. De la même manière nous ne traiterons pas la condition, défendue de manière désarmante par le même Arrigoni, de ces « pays plus avancés » où se trouvant « de nombreux moyens de propagande pacifique » il ne resterait alors aucune nécessité de la révolution (étant donné que « sous le capitalisme au moins je peux écrire, parler, faire des réunions, fonder des coopératives »). En revanche ce qu'il soutient à propos de la manière dont les individualistes mettraient « l'accent sur l'éducation » est important. Cet aspect permet un commen-

4 Enrico Arrigoni, souvenir recueilli par Paul Avrich (New York, 7 novembre 1972), « Brand Alias Arrigoni », publié dans le « Bollettino », n° 7, du Centro Studi Libertari – Archivio Giuseppe Pinelli, Milan, juillet 1996, page 35-36.

taire et des pistes d'approfondissement qui nous ramènent sur le terrain de *l'action dans la stratégie* opposée à *l'action pour l'action*.

Une fois encore, il y a un manque non pas tant de références théorico-pratiques solides, (qui ne faisaient pas défaut à Arrigoni, ayant par ailleurs eu au cours de ses infinis voyages une grande expérience du mouvement anarchiste international), non, ce qui se fait fortement ressentir c'est un manque de type différent, qui prend les formes de l'indisponibilité à rêver, à construire, à réaliser la transformation révolutionnaire. Cette indisponibilité génère un malentendu essentiel sur la nature de la méthodologie anarchiste qui, comme nous le verrons un peu plus loin, est alors conçue dans un sens *éducationniste*.

Ces compagnons, plaçant constamment en opposition leur sensibilité individualiste avec les idées communistes anarchistes, négligent le fait que la révolution n'est pas un lieu où les potentialités et l'autonomie de l'individu sont rognées, bien au contraire.

« Donc, si la recherche de l'affinité comme rencontre est le fondement, la signification, la lecture essentielle de la différence, en rebroussant chemin et en relisant les passages de *L'Unique et sa propriété* que j'ai lus au début, la construction de l'Unique est uniquement possible à travers la recherche de l'autre et dans l'affinité avec l'autre. Ici le débat éternel et inutile visant à fixer une séparation discriminante entre communisme et individualisme ne tient pas debout à mon avis. Car, si l'individualisme est la défense de l'individu et la construction de l'Unique, illustré de façon splendide et considérablement approfondi par Stirner, si l'individualisme stirnérien signifie tout cela, c'est parce qu'au fond, il ne se différencie pas du concept de communisme anarchiste. Le débouché de l'individu vu par Stirner, si l'Unique signifie donc la liberté de l'individu, alors le communisme anarchiste signifie la liberté de l'individu. Toute autre définition de communisme n'est que de l'oppression et de l'exploitation » (Alfredo M. Bonanno)⁵.

Pour reprendre Malatesta, « l'individu est le début et la fin de toute activité », justement parce que, comme l'ont toujours défendu les anarchistes, « La réalité vivante c'est l'individu et rien d'autre que l'individu ». Certainement pas le peuple, entendu dans son acception moderne, qui est une

5 Alfredo M. Bonanno, « Max Stirner, il filosofo dell'unico ». (Conférence tenue à l'Université de Florence, Université de philosophie, le 13 janvier 199. Transcription de l'enregistrement). Disponible dans : *Franchir le seuil. Une pensée sauvage*, Alfredo M. Bonanno, éditions Tumult, 2020, p. 132.

abstraction totale, parce que « *l'esprit collectif*, la *volonté populaire*, etc., sont des expressions rhétoriques qui ou bien ne signifient rien, ou bien signifient les esprits et les volontés des individus qui composent la collectivité, qui coopèrent ou s'opposent, qui s'aiment ou se détestent, s'aident ou s'exploitent et s'oppriment les uns les autres ». C'est avant tout dans l'harmonisation, dans l'interaction constante de l'initiative individuelle avec le mouvement global du prolétariat que provient historiquement la nouvelle conscience révolutionnaire, et certainement pas de l'éducation de l'individu ou des masses.

Donc, à partir de cette mauvaise interprétation du concept d'individualisme anarchiste, dans la conception de *l'individualisme sans révolution*, s'est forgée – dans une période plus proche de nous – la conviction que sur le terrain de l'action ce qui importe c'est le principe du « faisons un peu comme bon nous semble », c'est-à-dire la logique de *l'action pour l'action*. D'après cette conception, sur le terrain de l'agir, l'engagement des compagnons devrait prendre forme à partir d'un besoin intime de cohérence (qui est cependant de grande importance, mais à ne pas comprendre de manière exclusive), délaissant la nécessité de chercher des réponses aux *interrogatrices raisons de l'anarchisme*, à savoir nos objectifs. Notre lutte devrait donc se traduire par un travail de propagande visant à la persuasion, à la « sensibilisation », à l'éducation, perdant ainsi toute connotation concrètement révolutionnaire.

Pour saisir au mieux cette question, il est intéressant de lire des considérations ultérieures, de Malatesta cette fois, qui partent une fois encore du faux problème de l'opposition entre individualistes et communistes. Le compagnon, dans certains articles publiés entre les années 1910 et 1920, pose de manière répétée une distinction pas tant entre individualistes et communistes, mais entre *insurrectionnistes* et, justement, *éducationnistes*. Ces derniers « [...]ont cru et croient encore qu'à force de propager l'instruction, de prêcher la libre-pensée, la science positive, etc., de créer des universités populaires et des écoles modernes, on peut détruire dans les masses le préjugé religieux, la soumission morale à la domination étatique, la croyance dans les droits sacro-saints de la propriété, et rendre ainsi insupportable à tous, et donc incapable de régner, le régime du mensonge, d'injustice et d'oppression que l'on cherche à détruire »⁶.

6 Errico Malatesta, « Insurrezzionismo o evoluzionismo ? », « Volontà » (Ancona), n° 21 (1er novembre 1913). Disponible dans : Errico Malatesta, *E possibile la rivoluzione ? Volontà, la Settimana Rossa e la guerra, 1913-1918*, Opere complete, Edizioni « Zero in condotta » e « La Fiaccola », Milano – Ragusa,

La conception *éducationniste* de la lutte révolutionnaire dénature complètement la lutte elle-même, faisant de celle-ci un simulacre de radicalité verbale, Contrairement à ce que croyait Arrigoni qui plaçait « l'accent sur l'éducation », considérant que de ce travail de persuasion pourraient jaillir les conditions pour une transformation sociale, cette activité ne pouvait pas et ne peut pas rendre « insupportable à tous, et donc incapable de régner, le régime du mensonge, d'injustice et d'oppression que l'on cherche à détruire ». Au contraire, on fournit à ce système une béquille supplémentaire sur laquelle fonder sa *supportabilité*.

Il existe aujourd'hui une déclinaison différente de l'*éducationnisme*, toute repliée à l'intérieur du mouvement, devenu le lieu de prédilection où mettre en acte un tel travail de persuasion, de sensibilisation, de « contre-information ».

Tous ces aspects sont des expressions d'un processus plus général qui, justement, s'est partiellement réfléchi aussi dans le mouvement anarchiste : la campagne permanente de « démobilisation », de replis, de pression réactionnaire en cours au moins en Italie à partir de la phase déclinante (tout début des années 80) de l'« assaut du ciel ». À partir de là, sauf pour les compagnons qui seront ensuite qualifiés d'insurrectionnalistes et quelques autres maigres composantes du mouvement révolutionnaire, prévaudra l'adaptation aux termes imposés par cette campagne de démobilisation et de repli. C'est aussi grâce aux compagnons qui, au cours de ces décennies, ont continué à agir, que l'on peut aujourd'hui affirmer résolument que, non, ce n'est absolument pas une question de psychologie ou de caractère (comme le soutenait à son époque Arrigoni au sujet de la distinction entre individualistes et communistes) qui nous fait pencher résolument pour la révolution, mais la conscience, l'éthique, la nécessité.

Contre toute perspective de repli, il ressort nettement une fois encore que l'attaque est le seul discriminant concret et véritable.

« À nous, de l'anarchie, il ne nous est confié que la mission destructrice. Nous périrons peut-être dans un présage ou aux premiers coups du grand jour ; peut-être qu'il sera même donné à quelqu'un de viser les premières aubes de l'événement humain. Dans tous les cas, nous tomberons satisfaits. Satisfaits d'avoir concouru à la ruine certaine de ce monde inique, cruel, infâme ; qui, s'écroulant, nous enterrera dans la plus glorieuse des tombes accordée aux combattants » (Carlo Cafiero)⁷.

2019, page 164.

7 Carlo Cafiero, *Anarchia e comunismo*, Edizioni Anarchiche « Insurrezione » e

...ET DE LA STRATÉGIE

Venons-en maintenant au malentendu concernant la proposition méthodologique informelle, provenant pour sa part en partie de la proposition méthodologico-stratégique *antiorganisatrice* de la guérilla en « ordre dispersé de poignées » (Cafiero). Il ne nous intéresse pas ici d'approfondir le développement, en particulier au cours des quarante dernières années, de la perspective organisationnelle informelle. D'autres textes et d'autres contributions traitent le sujet mieux que ce que l'on pourrait faire ici. Ce qui nous intéresse c'est au contraire un raisonnement sur le terrain de la stratégie.

En particulier dans la deuxième moitié des années 80, fut exposée de la part de certains compagnons la nécessité d'« aller du centre à la périphérie ».

« L'attaque avant tout. Comme discriminant, comme mot de passe, comme projet concret. Dans les faits. Même dans de petits faits. Pas dans les bavardages. Même si ce sont des bavardages habituels sur les grands systèmes. Si nous devons nous rencontrer, qu'on se rencontre à partir de cela

Dans les faits, contre les grands projets, les grands temples de la mort, les structures visibles de loin et qui attirent l'attention de tout le monde, même de ceux qui font tout ce qui est possible pour faire semblant de ne pas comprendre.

Sur cela, nous sommes tout à fait d'accord. Mais pas seulement sur ça.

Tous les jours, dans nos parcours balisés, contraints par le capital et ses intérêts, nous rencontrons des cibles peu visibles. Ce ne sont pas les grandes cathédrales qui reflètent leur signification sur l'écran géant des moyens d'information de masse, mais ce sont les petits terminaux d'un monstrueux projet de contrôle et de répression, de production et d'enrichissement pour les patrons du monde. Ces petites cibles passent souvent presque inaperçues. Parfois nous les utilisons aussi, sans s'en apercevoir.

Mais à partir du petit ruisseau, mince et inoffensif, se construit, à force d'affluents, le grand fleuve sale et tourbillonnant. Si nous ne pouvons pas bâtir un barrage sur le fleuve, parce que nos forces ne sont pas suffisantes, qu'on réduise au moins l'afflux d'eau, en coupant une partie de ces petits appports.

Cela, nous pouvons le faire. Aucun contrôle répressif, si dense qu'il soit, ne pourra jamais s'assurer de chaque élément de l'ensemble du projet pro-

ductif. La dispersion dans le territoire est l'une des conditions de la production capitaliste.

Voilà, elle peut devenir le point de départ d'une stratégie d'attaque. Une stratégie facile, qui n'exclut pourtant pas d'autres interventions plus consistantes et, considérées en elles-mêmes, plus significatives. Mais n'oublions pas que la signification des petites attaques est donnée par leur nombre et cela est possible parce qu'il ne s'agit pas d'actions très complexes, au contraire, la plupart du temps, ce sont des faits décidément élémentaires. Nous pensons que c'est le moment d'aller du centre vers la périphérie »⁸.

Au cours des années 80, des compagnons anarchistes ont exposé dans de nombreux textes une observation critique vis-à-vis des prétendues « grandes actions spectaculaires ». Cette observation provenait directement de l'analyse que certains compagnons avaient développée de l'affrontement révolutionnaire et de classe en Italie au cours de la décennie précédente.

La proposition qui sur le terrain de la stratégie alla de pair avec l'informalité fut celle des « petites actions », facilement reproductibles : « le point de départ d'une stratégie d'attaque. Une stratégie facile, qui n'exclut pourtant pas d'autres interventions plus consistantes et, considérées en elles-mêmes, plus significatives ».

Une « exagération » de cette observation sur les « grandes actions spectaculaires » – s'étant greffé sur la critique de l'avant-gardisme, critique à juste titre toujours présente dans la théorie anarchiste, – a conduit certains compagnons à la conviction d'une éternelle bonhomie de l'anonymat dans les actions, dans les « petites » comme dans les « grandes ».

Maintenant, au risque d'être taxés de « tacticisme », nous devons être en mesure d'observer lucidement et sans préjugé ce problème, affirmant et répétant que si une certaine proposition méthodologique était pertinente pendant une période historique donnée, il se peut qu'elle ne soit plus correcte aujourd'hui ou dans le futur. Et cela parce que les propositions méthodologiques doivent toujours s'entremêler avec la stratégie et que cette dernière, pour ne pas expier dans la simple « exagération » de l'instrument ou de la modalité de la lutte (qui néanmoins, il est inutile de le préciser mais nous le répétons, est toujours intimement révolutionnaire, donc nécessairement violente), doit provenir du nœud théorico-pratique de l'anar-

8 [Alfredo M. Bonanno] « Dal centro alla periferia », « Provocazione », n° 3, mars 1987, page 1. Disponible dans : Alfredo M. Bonanno, *Come un ladro nella notte*, [seconda edizione], Edizioni Anarchismo, Trieste, 2009, page 52.

chisme, donc toujours mettre en avant et renvoyer aux raisons qui nous poussent à agir. Définir l'anonymat – qui peut être une partie de la méthode – comme incontournable pour l'action des anarchistes est un forçage idéologique, qui conduit à perdre de vue complètement le terrain de la stratégie.

On a voulu qualifier ce forçage idéologique sur l'anonymat comme l'expression intégrante de la proposition méthodologique informelle (dans le passé nous aurions dit *antiorganisatrice*), quand celle-ci, dans son dynamisme, a toujours dépassé n'importe quel forçage idéologique.

Le « problème » de l'informalité n'a pas été cette dernière, mais une certaine interprétation qui a été donnée de celle-ci, c'est-à-dire l'interprétation qui la voyait, et qui la voit, exclusivement comme une proposition méthodologique. Sur le terrain organisationnel – qui ensuite dans ce cas-là coïncide justement avec celui plus large de la méthode – il faut toutefois être clairs : toute proposition méthodologique est aussi stratégique. Il n'existe pas une méthode ou, si on préfère, une certaine articulation organisationnelle, abstraitement concevable en dehors de la réalité sociale existante. Plus encore, ce qui est nécessaire ce n'est pas une confrontation, ou une vérification, du rapport entre réalité et méthode. La projectualité révolutionnaire anarchiste, justement parce qu'elle est basée sur un constant approfondissement critique de la globalité de la question sociale et des principes anarchistes, dépasse aisément ce problème émergeant lui-même au sein d'une interaction constante entre méthode et stratégie.

Dans ce sens, notre propagande ne s'adresse ni à ceux qui, prudents calculateurs de leur degré d'engagement dans la lutte, sous-entendent qu'il y a des anarchistes dédiés à d'épouvantables et dangereuses (pour qui, au fait ?) « exagérations », ni à ceux qui, du haut de l'admirable perfectibilité de leur théorie, dissimulent leur identité anarchiste en croyant même apporter quelque chose de positif à notre cause. Reprenons les paroles de Cafiero :

« Mais, en admettant que parmi les masses il peut y avoir des timorés, capable d'être effrayés par nos paroles, hâtons-nous de les effrayer aujourd'hui par nos dires, si nous voulons les avoir demain, dans les faits, non plus épouvantés face à nous, mais avec nous autres, frayeur de l'ennemi commun.

Diminuer, réduire ou limiter son programme, signifie parlementer, négocier avec l'ennemi, replier son drapeau, tromper le peuple, renier la révolution. Avec ces programmes, en réalité, on trompe le peuple en lui taisant la fin prochaine et la fin de notre révolution, lui cachant le sincère idéal

ultime, comme le premier et véritable pas à faire vers lui : véritables programmes à moyen terme, ils manquent de début et de fin » (Carlo Cafiero)⁹.

Encore, voyons comment la méthode s'entrecroise en permanence avec la stratégie. Dans ce sens toute œuvre de modération de son identité et surtout de mystification de nos principes (« Diminuer, réduire ou limiter son programme, signifie parlementer, négocier avec l'ennemi, replier son drapeau, tromper le peuple, renier la révolution »), même effectuée de bonne foi, ne peut pas contribuer à nous rapprocher de notre but (« Avec ces programmes, en réalité, on trompe le peuple en lui taisant la fin prochaine et la fin de notre révolution, lui cachant le sincère idéal ultime »). Ce n'est pas un hasard, en effet, si Cafiero souligne comment de tels programmes, perdant complètement de vue la méthodologie révolutionnaire anarchiste, « manquent de début et de fin ».

Concernant ce que soutient Cafiero, il est immédiatement évident à quel point – par exemple – la propagande par les faits ne fut pas seulement et exclusivement une proposition *de méthode*, à considérer comme toujours valide indépendamment des conditions sociales spécifiques, mais plutôt dès le début une proposition *de stratégie*, à mettre en acte là où pour toute une série de raisons les idées révolutionnaires ne sont pas présentes et vives parmi les masses prolétaires. Dans de telles périodes la propagande par le fait permettait de préfigurer avec l'action la liberté pour laquelle nous nous battons, réalisant en même temps des événements concrets ayant la capacité de montrer comment il est effectivement possible de transformer la réalité, attaquant ou détruisant les puissants, et exprimant un principe simple : tout comme de la pensée peut surgir l'action, de l'action peut surgir la pensée, de l'action naît l'action. « Non seulement donc les idées naissent des faits, mais ils ont même besoin des faits pour se développer, jusqu'à ce qu'ils puissent animer d'autres faits »¹⁰.

HORS DE LA CARAPACE DU RENONCEMENT

Le concept de l'anarchisme révolutionnaire dans notre époque naît ainsi comme nécessité intimement pratique visant à réaffirmer la profonde et

9 Carlo Cafiero, *Anarchia e comunismo*, Edizioni Anarchiche « Insurrezione » e « Baffardello », Cagliari – Carrara, 2009, page 50.

10 Carlo Cafiero, *Anarchia e comunismo*, Edizioni Anarchiche « Insurrezione » e « Baffardello », Cagliari – Carrara, 2009, page 46.

viscérale finalité révolutionnaire de l'anarchisme. En soi, cette définition n'a rien d'« innovant », elle ne se drape absolument pas des habits de la « nouveauté théorique ». Pas plus qu'il ne faut la concevoir comme un drapeau dont se faire les porteurs, une identité supplémentaire à épingle à sa poitrine désormais déjà pleine de nombreuses autres dérivées des idées *libéral* en vogue actuellement.

C'est essentiellement une définition en négatif quand elle nous permet d'affirmer – provisoirement, tant que cela sera nécessaire – une distinction avec ceux, partisans du désistement, du micro-practicisme ou même de l'explicite reddition face au pouvoir, ont depuis longtemps et sous différentes formes refusé la *possibilité réalisatrice* de la révolution. C'est au contraire une définition en positif quand elle nous permet – là aussi, tant que cela sera nécessaire – d'insister, mettant en évidence les caractères prépositifs pour la projectualité anarchiste, l'interaction permanente entre méthode et stratégie, sortant de la carapace du renoncement, de cette adaptation au rabais qui au fur et à mesure, en l'espace de quelques décennies drapées d'une atmosphère de « fin de l'histoire », a conduit en fin de compte au retrait d'une partie du mouvement vers ces thèses libérales indéfendables pour tout anarchiste et à repousser fermement car elles provoquent un *désistentisme*¹¹ totalement inoffensif pour le pouvoir.

Dans cette optique, s'il était acquis qu'une critique sociale rigoureuse vis-à-vis de la campagne vaccinale pour le Covid-19, des biotechnologies et du passe sanitaire, aurait été inexistante de la part de ces résidus existants de la radicalité, ce n'était pas le cas pour ces composantes de notre mouvement qui (même s'il était assez évident qu'elles avaient commencé depuis longtemps à renoncer à leur capacité critique) sont allées bien plus loin, exposant clairement qu'elles sont les intérêts pour lesquels elles prennent position et allant enrichir – nous sommes toujours en démocratie, non ? – d'une voix « radicale » le front bourgeois et patronal. (Ce front qui nous a confinés, les prolétaires, les exploités, les exclus, dans les restrictions, a imposé la campagne vaccinale avant tout pour les intérêts des multinationales et du secteur de l'ingénierie génétique, a décrété le passe sanitaire comme passage obligé dans la redéfinition du cadre productif, au-delà des habituelles nécessités du contrôle social.

Tout comme, d'un point de vue différent et de manière bien plus macroscopique, certaines prises de position, comme on a l'habitude de les qualifier dans le jargon de la politique, vis-à-vis de la guerre en Ukraine en cours

11 Jeu de mot entre *desistenza* et *esistenzialismo*, c'est-à-dire entre « renoncement » et « existentialisme ».

depuis février [2022] sont des expressions de la même désorientation théorique et méthodologique résultant de l'adoption des susmentionnées idées *liberal* et, une fois encore, de la logique de l'*action pour l'action*. Nous faisons ici référence à ceux qui, au niveau international, ont abandonné l'anarchisme en se rangeant au côté d'un État, celui ukrainien, et aux côtés des intérêts militaires du capital international, c'est-à-dire ceux des États-Unis et de l'OTAN. Un choix interventionniste qui n'a rien de révolutionnaire et encore moins d'internationaliste. Nous anarchistes, non seulement nous sommes pour la destruction complète, définitive et sans « phases » intermédiaires ou de transition de l'État, de toute organisation étatique, mais – quelle que soit la latitude sous laquelle nous vivons – nous sommes aussi pour la déstabilisation et la défaite des intérêts du capital international et de chez nous. Dans « notre » cas, le capital Occidental, pro-OTAN. Et nous sommes en faveur de cela, nous livrant avec les moyens à notre disposition et en cohérence avec la fin à laquelle nous aspirons, justement parce que nous n'abdiquons pas à l'incontournable approfondissement critique de la question sociale dans sa globalité, parce que nous n'abandonnons pas la nécessité d'explorer l'interaction constante entre méthode et stratégie révolutionnaire (donc de passer de l'*action pour l'action* à l'*action dans la stratégie*), parce que nous *devrions* être capables d'amplifier au maximum les possibilités révolutionnaires existantes en temps de guerre.

Si la critique que nous exprimons aujourd'hui est dirigée *in primis* contre les convictions de ceux qui, ayant renoncé à la révolution, deviennent alors partisans du renoncement, donc implicitement de la capitulation (en plus de, mieux vaut le rappeler, la désolidarisation avec ces compagnons qui bien qu'emprisonnés persévèrent dans leurs convictions sans modérations ni compromis), la critique d'hier, exprimée par de très nombreux compagnons au niveau international, était dirigée contre les « idéologies révolutionnaires » qui se présentaient sous les habits du spécialisme, du morcellement de la lutte. La composition des détracteurs de la révolution a changé, mais pas cette dynamique spécifique interne à la lutte révolutionnaire.

« La critique des idéologies révolutionnaires n'est pas autre chose que le dévoilement des nouveaux spécialistes de la révolution, des nouvelles théories qui se situent par-delà le prolétariat. Le gauchisme n'est pas autre chose que l'extrême gauche du programme du capital. Sa morale révolutionnaire, son volontarisme, son militantisme ne sont que les produits de cette situation. Ils tentent de contrôler et de diriger la lutte de la classe ouvrière. Ainsi, toute action qui ne mène pas à une critique et à un refus ra-

dical du capitalisme, reste en son sein et est récupérée par lui. (Movimiento Ibérico de Liberacion)¹².

Bien sûr, aujourd'hui, à cause de l'évolution des conditions de la production, il n'existe plus – du moins en Europe – cette classe ouvrière de laquelle, par exemple, était né le MIL. Comme on l'a dit précédemment, la dynamique spécifique décrite par ces compagnons n'a pratiquement pas changé. Comment définir la condition de ceux qui ont renoncé à l'approfondissement critique de la question sociale, qui ont définitivement abandonné la nécessité d'explorer l'interaction entre méthode et stratégie révolutionnaire, qui ont renoncé (car s'étant déjà rangé du côté de l'ennemi) à élargir les possibilités révolutionnaires existantes en temps de guerre ? Ceux-là ne sont rien de moins que « l'extrême gauche du programme du capital ».

Quoi qu'il en soit, venons-en à aujourd'hui. Les partisans du spécialisme, du morcellement de la lutte révolutionnaire en compartiments étanches, ont depuis longtemps ôté les vêtements du « révolutionnaire » pour revêtir ceux de l'activiste. Naturellement, non pas de l'activiste au sens de l'« activisme anarchiste » telle qu'il était compris de manière innovante, par exemple, par le Gruppo « Primero de Mayo » entre les années 60 et le début des années 70, mais plutôt dans un sens dont la nature et les finalités sont bien différentes. Les détracteurs actuels des raisons de la révolution, se revendiquant parfois (comme c'est le cas de certaines composantes du mouvement anarchiste ukrainien, et ce n'est là qu'un des exemples les plus flagrants) les « partisans des méthodes et des opinions les plus radicales du camp démocratique »¹³, sont eux aussi à pleins titres « l'extrême gauche du programme du capital », car ils contribuent à la résorption de la lutte à l'intérieur des limites de l'acceptabilité pour les États et le capital international, tentant aussi de désamorcer les marges existantes de possibilités

12 Movimiento Ibérico de Liberacion – Grupos Autonomos de Combate, « Auto-disolucion de la organizacion politico-militar dicha MIL », publié dans « Conspiracion Internacional Anarquista », n° 2, Edita MIL, 1974, page 2-9. Disponible dans : MIL, « Autodissoluzione dell'organizzazione politico-militare MIL » publié dans « Anarchismo », rivista bimestrale, seria prima, année 1975, n°4-5, juillet – octobre 1975, page 220-223.

13 « Guerra e anarchici : Prospettive antiautoritarie in Ucraina », publié sur le site internet Crimethinc., 15 février 2022, à l'adresse : <https://it.crimethinc.com/2022/02/15/guerra-e-anarchici-prospettive-antiautoritarie-in-ucraina>, consulté en juillet 2022.

concrètement révolutionnaires.

Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner quand le travail de certains anarchistes interventionnistes trouve par exemple des correspondances avec ceux – en bon activiste – qui travaillent pour le renforcement de la démocratie : « Nous estimons que la lutte contre le capital n'est possible que sur le sol européen. Nous devons lutter pour un projet qui dépasse définitivement l'UE avec son joug de véto croisés, et pour un espace politique euroméditerranéen où ce que le pouvoir appelle souveraineté est pour nous un grand terrain d'affrontement pour un confédéralisme démocratique, féministe, écologiste, pour une nouvelle rencontre en processus démocratiques, résistances et partage de droits, du sud au nord, pour la république européenne ! »¹⁴.

Si hier c'étaient les forces extraparlémentaires qui tendaient « à diriger et à contrôler la lutte », il existe aujourd'hui des composantes internationales de notre mouvement et ces résidus de la radicalité qui – devenues la voix « radicale » en défense du camp patronal et de ses sirènes, éventuellement « pour une nouvelle rencontre entre processus démocratiques » – tentent d'isoler les révolutionnaires, cherchant à amener autant que possible sur le terrain du compromis avec le pouvoir ces individus qui entrevoient encore un chemin pour leur besoin de révolte totale. Alors qu'en ce qui concerne les conditions spécifiques du mouvement anarchiste, ce sont particulièrement les interventionnistes qui se prêtent à la mystification du parcours historique du mouvement anarchiste international, en participant au processus d'isolement des révolutionnaires, en fournissant au pouvoir une béquille idéologique avec laquelle tenter d'anéantir l'action (celle-là oui, vraiment révolutionnaire et internationaliste) des anarchistes. Il existe donc un aspect important qui doit être mis en lumière : ceux qui sont partisans de ces thèses travaillent depuis longtemps pour éviter la hausse du niveau de l'affrontement.

À la lumière de l'activité réalisée par ces personnages et au-delà de toute mystification, ressort la nécessité fondamentale de garder à l'esprit et entre les mains « l'essence même de notre utopie » en contribuant à la propager.

14 Municipi Sociali di Bologna (Labàs, Tpo, YaBasta, Adl Cobas, Laboratorio salute popolare, Luna, Brigade mutuo soccorso, Palestra popolare Tpo, Scuola d'italiano Newen, Doposcuola Lâbas/Tpo), « Contro i nazionalismi, per un matriottismo europeo », publié sur le site internet Zic, 20 mai 2022, à l'adresse <https://zic.it/contro-i-nazionalismo-per-un-mattriotismo-europeo/>, consulté en juillet 2022.

« La haine envers l'injustice de classe nous fera arriver, doit nous faire arriver à une vision libertaire, anarchiste de l'existence. Seule cette haine et le sentiment inné que les opprimés ont de la justice sociale, de la revanche, pourront donner un caractère concret à l'utopie, permettant à celle-ci de déflagrer dans la société en désagrégeant et en recomposant les rapports sociaux d'une manière nouvelle, éliminant les autoritarismes et l'exploitation. Ce que selon moi il ne faut jamais se lasser de faire c'est de transmettre à travers l'action la perspective révolutionnaire, l'essence même de notre utopie. Il n'y a qu'entre les opprimés que nous pourrions trouver des sœurs et des frères prêts à mettre leur vie en jeu. Nous devons être les premiers à donner l'exemple. C'est cela l'esprit profond de la « méthode » anarchiste, de la pratique anarchiste. Chacune de nos actions directes et violentes reste dans la mémoire collective des exploités et contribue à fortifier dans le temps le caractère concret de notre utopie » (Alfredo Cospito)¹⁵.

N'en déplaise à tous les détracteurs (et traîtres) de l'anarchisme, qui viennent refourguer dans la réserve des radicaux (y compris anarchiste) leur « radicalité » comme ligne de conduite à laquelle se conformer, nous continuerons à considérer – comme le firent à leur époque les compagnons du MIL – que « toute action qui ne mène pas à une critique et à un refus radical du capitalisme, reste en son sein et est récupérée par lui ». C'est la transformation révolutionnaire de la réalité, ce qui revient à dire la destruction de tout organisme étatique, qui est le nœud incontournable de l'analyse révolutionnaire. Pour le dire avec des compagnons grecs, « S'il y a quelque chose que nous avons appris des décennies passées – le 11 septembre et la menace du terrorisme, le crash financier et la menace de la banqueroute, l'austérité et la menace du cannibalisme social, les bateaux de réfugié.e.s et la menace de pogroms racistes, le changement climatique et la menace de catastrophes écologiques, etc. – c'est qu'une position qui ne s'oppose pas radicalement au pouvoir de l'État (peu importe qui le détient), finira simplement par le renforcer et ouvrira ainsi la voie au prochain cycle de crises provoquées par l'État et le capitalisme, ainsi qu'à la gestion de ces crises par l'État et le capitalisme »¹⁶.

15 Alfredo Cospito, « Risposta ad un articolo pubblicato nel numero 1 della rivista « Caligine », publié sur le site internet Malacoda, 31 janvier 2021, à l'adresse <https://malacoda.noblogs.org/post/2021/01/31/risposta-di-alfredo-cospito-ad-un-articolo-pubblicato-nel-n-1-della-rivista-caligine/>, consulté en juillet 2022. Disponible dans Alfredo Cospito, *Sinergia*, s.e., s. 1., s. d. [2022].

16 Anarchici e anarchiche, « E allora le vaccinazioni? », [volantone], Athenes,

IMAGINATION, CRÉATIVITÉ, SUBVERSION

« Certains de nos adversaires nous accusent souvent de ne pas avoir de programme. Si par programme on entend une nouvelle forme élaborée jusque dans les moindres détails, dans laquelle on veut faire rentrer l'humanité de gré ou de force, déclarer que nous n'avons pas de programme c'est nous rendre justice, nous désigner comme les véritables amis de la révolution, comme les anarchistes que nous nous vantons d'être. Mais si par programme on entend un but avec le chemin qui y conduit, un objectif avec la désignation des moyens pour l'atteindre, une bannière de lutte pour la vie et pour la mort, un idéal de notre existence, alors nous répondrons que l'accusation est absolument gratuite, parce que nous avons un programme, un programme clair, net et précis.

Le premier mot de notre programme est anarchie, qui en contient, pour ainsi dire, la quintessence et qui le résume en un seul mot. Si, comme nous l'avons déjà dit, l'égalité économique est loin d'être impossible sans la liberté, au contraire l'anarchie exige la plus complète égalité entre les êtres humains.

Non seulement l'idéal, mais aussi notre pratique et notre morale révolutionnaire sont contenues dans l'anarchie ; laquelle en vient ainsi à former notre tout révolutionnaire. Voilà pourquoi nous l'invoquons comme l'événement complet et définitif de la révolution : la révolution pour la révolution » (Carlo Cafiero)¹⁷.

Nous nous trouvons face à la nécessité de reprendre en main le cœur de l'idée anarchiste, en passant de la logique de *l'action pour l'action* à celle de *l'action dans la stratégie*, refusant le spécialisme et toute conception *éducationniste* de la lutte révolutionnaire, combattant toute perspective de renoncement et répétant une fois encore que l'attaque est le seul discriminant concret et véritable. Au cours de l'histoire, il y a eu différentes perspectives et « modèles » d'intervention révolutionnaire, avec toute leur portée d'imagination et de créativité subversive : du développement du mouvement insurrectionnel armé avec l'occupation des terres, la destruction de la propriété, la préfiguration du communisme sur le plan économique, aux actions des justiciers dans la « tradition » anarchiste et populiste russe ; de la proposition stratégique de la propagande par le fait, à l'énorme contribu-

juillet 2021.

17 Carlo Cafiero, *Anarchia e comunismo*, Edizioni Anarchiche « Insurrezione » e « Baffardello », Cagliari- Carrara, 2009, page 27.

tion révolutionnaire des expériences comme par exemple, parmi d'autres, le Gruppo « Primero de Mayo » et la Angry Brigade entre les années 60 et le début des années 70 ; de la conception anti-organisatrice de la « Cronaca Sovversiva » et de « L'Adunata dei Refrattari » aux expériences des organisations de synthèses et spécifiques du mouvement anarchiste international et en particulier du mouvement espagnol et italien.

Sur le terrain de l'imagination et de la créativité subversive, à la lumière des expériences révolutionnaires acquises au cours des deux derniers siècles, discuter ou suggérer n'est désormais plus le rôle de personne. Cela reviendrait à mettre une casquette à la fantaisie.

Les expériences se sédimentent dans la théorie et dans la pratique, en dissipant parfois les difficultés contingentes, d'autre fois en nous permettant de dépasser nos propres limites. Notre regard pointe vers le futur, dans l'espoir que les difficultés de ces années nous suggèrent certaines indications, certaines réponses, ce qui pourrait cependant ne pas arriver. En ce qui nous concerne, la réponse est dans la pensée et l'action. À notre tour de repartir à zéro.

F. R. S.

La fin de l'insurrectionnalisme

Un débat nécessaire qui, ces derniers temps, a été stérile, et doit reprendre de la vitalité : la méthode insurrectionnelle, l'insurrectionnalisme, l'informalité anarchiste, les conflits sociaux et le rapport entre le mouvement anarchiste et la société. La projectualité insurrectionnelle et le développement technologique. Vers une réflexion plus féconde sur l'anarchisme révolutionnaire et sur ses méthodologies.

Au cours des dernières années quelques textes ont été publiés sur certaines questions, en vérité peu débattues actuellement entre les anarchistes et dans le mouvement anarchiste, à savoir la méthode insurrectionnelle, ce qui à plusieurs reprises a été qualifié d'insurrectionnalisme, l'organisation informelle, l'informalité et l'affinité, des textes et des articles, qui je le répète n'ont pas suscité le débat qu'ils comptaient susciter ou faire émerger. Cependant, avec le texte qui suit, je ne compte pas enflammer un débat alors qu'il n'y a même pas les braises, alors qu'il n'y a pas la moindre effervescence pour la discussion et la polémique, alors que « l'objet » du débat n'est même pas forcément clair et défini pour certains. Au contraire, en ce qui concerne les anarchistes non contaminés par la maladie grave de la politique, qui, en fonction de comment soufflent le vent, font flotter leurs drapeaux ou se retranchent farouchement dans leurs petits jardins, je vois la possibilité de contribuer au débat en cours, toujours entre ceux qui ne considèrent pas ce débat comme quelque chose d'inopportun (« mes amis, il y a autre chose à faire ! ») ou avorté par avance. À côté de la poussée vers un conflit – selon moi absolument positive –, donc aussi à un affrontement, franc et sans aucune sorte de médiation, et à côté des évidentes limites personnelles de chacun, des naïvetés et des obstinations légitimes qu'il peut y avoir, émergent aussi à mon avis, comme cela arrive dans certains textes que j'ai eu l'occasion de lire, des éléments d'ignorance et des équivoques par rapport à certaines des questions énumérées ci-dessus, plus particulièrement par rapport aux différentes conceptions possibles de

la méthode insurrectionnelle, au rapport entre le mouvement spécifique (celui anarchiste) et la société, aux différentes conceptions concernant la question de l'organisation spécifique (formelle, de synthèse, structurée de manière stable, ou informelle), à la question de savoir si la méthode et la projectualité insurrectionnelle peuvent concerner d'une certaine manière la question écologique et pas seulement la « priorité de l'oppression économique et classiste » (comme cela a été récemment affirmé dans une revue anarchiste), et ainsi de suite.

Avant tout, je pose une considération d'après moi basique et fondamentale. Je pense qu'il n'est pas souhaitable, pour débattre, de mélanger dans le même chaudron toutes ces expériences de lutte et de conflit ouvert contre le pouvoir, toutes ces luttes avec des intentions plus ou moins ouvertement anarchistes, tous ces contextes que les anarchistes ont eu l'occasion – selon eux – d'aborder de « manière » insurrectionnelle. Tout d'abord, ces innombrables expériences de conflit et de lutte comportent des différences essentielles et multiples. Et il faut avoir conscience de ces diversités. Celles-ci sont dues aux lieux, aux conditions sociales, politiques et économiques, en plus des différentes conceptions qu'il y a – chez les anarchistes des quatre coins du monde – autour des questions que nous abordons ici. Cela étant dit, je ne me propose pas de me lancer dans une critique serrée de chacune de ces expériences, il peut y avoir d'autres espaces pour ça, et pas non plus de me jeter la tête la première dans un litige à propos de qui détient la pensée selon moi la plus exacte sur l'informalité et sur la méthode insurrectionnelle (chose que, néanmoins, je pense que personne n'a complètement réalisé) ; je compte plutôt alimenter le conflit et l'affrontement, qui – plutôt que de générer une simple division entre les personnes – contribuent je pense de manière déterminante à la clarification des intentions et des perspectives, aidant à définir mieux encore sa pensée et celle des autres à propos de certaines idées, questions et faits.

Les conflits dans lesquels agissent les anarchistes, les luttes qu'ils entreprennent, ne doivent pas être un simple objet de critique, des aspects de la lutte antiautoritaire plus large sur laquelle dissenter afin de repérer d'éventuels défauts ou, pire encore, d'en mesurer les dysfonctionnements ; il faut rappeler que certaines voies, certains choix d'attaque et de lutte entreprises, une fois accomplies, réalisées et vécues peuvent aussi être et devenir des éléments de réflexions et d'analyses pour d'autres anarchistes, subversifs et révolutionnaires plus ou moins lointains, et comme tels ils donnent la possibilité de réfléchir sur les contextes que nous traversons, sur les choix méthodologiques et organisationnels que nous entreprenons

dans nos lieux et dans notre vie. Justement parce que, alors que nous poursuivons l'attaque de l'état des choses actuel, nous comptons aussi comprendre et analyser ce qui nous entoure, et vice versa ; conscients que ces deux aspects ne sont pas séparés mais qu'ils s'alimentent l'un l'autre, étant donné que la projectualité organisationnelle informelle ne se réfère pas à des théories stériles à élaborer dans un premier temps et à appliquer dans un second temps, mais à un lien constant entre la théorie et l'action, à élaborer dans le vif du conflit et à réévaluer en permanence au cours de celui-ci. Et c'est selon moi un aspect véritablement important dans ce que nous pouvons appeler la dimension – extrêmement variée et complexe – de l'anarchisme.

POUBELLES ET ÉQUIVOQUES

Parmi les récents textes et articles de langue italienne qui ont été publiés, il y en a un en particulier qui a eu le mérite de « remettre à flot », bien que de manière superficielle sur certains aspects, la discussion et la question auprès d'individus et de groupes anarchistes, présentant cependant l'insurrectionnalisme comme une pratique et une méthodologie politique et, par conséquent, jetant l'ensemble dans les « ordures » ; il s'agit de l'article *En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique* (aux pages 49 – 56 de « Fenrir », publication anarchiste écologiste, n. 7, années 2016) et je compte m'arrêter sur certains passages de ce texte, pour que soit donnée la possibilité d'approfondir de manière critique certaines affirmations, donc de pouvoir voir plus nettement la *question* de la méthode insurrectionnelle (même telle a été décrite dans l'article même), mais aussi de réfléchir sur certaines équivoques désormais assez « communes » à propos de l'insurrectionnalisme et de l'informalité, qui, malheureusement dans le texte en question, sont longtemps tenus séparés, mais que selon moi on ne peut pas distancer d'une telle manière.

Que le lecteur attentif fasse attention au fait que cet article n'est pas, dans sa totalité, une critique de l'article cité plus haut, bien qu'il en tire des passages pour approfondir certaines questions épineuses. Je suis blessé de m'apercevoir à quel point on fait souvent si attention à calibrer les termes d'un discours, en proie à ses propres craintes, sans jamais rendre possible que le discours soit franc, privé de « personnalismes », pleinement compréhensible (je ne me réfère pas à l'article cité, qui au contraire s'exprime de

manière compréhensible). Que l'on garde aussi en tête que je ne m'étends pas sur ce sujet par simple goût de la polémique, étant donné, au contraire, que je considère comme positif le fait que s'instaure une discussion (*aussi* à travers des articles et des contributions écrites) de cette manière.

En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique commence en affirmant que « l'approche insurrectionnaliste de l'anarchisme » ou « l'approche anarchiste de l'insurrection », trouve son origine au XIXe siècle et que par la suite « l'aspiration à provoquer des tentatives insurrectionnelles [...] a été reprise et revisitée entre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt » dans les écrits de certains anarchistes « qui ont maintenu intact le corpus central tandis qu'ils ont voulu en revoir les structures organisationnelles ». Donc « entre les prémisses de base de l'approche insurrectionnaliste il y a le vieux mythe de *Révolution Sociale*, but idéal à travers lequel on peut parvenir à la transformation radicale des structures de la société dans un sens anarchiste », un but sur la base duquel les anarchistes « évaluent chacune de leur intervention dans la réalité ; une vision romantisée des classes les plus pauvres, selon laquelle leur position sociale marginalisée et leur familiarité avec la violence de la lutte quotidienne pour la survie leur donneraient un esprit de révolte potentiel et une complicité idéale avec ceux qui luttent contre l'autorité ; et par conséquent une *foi dans le réveil* des masses d'exclus et d'exploités, qui tient peu en compte les changements qui au cours des dernières décennies, ont transformé les sociétés humaines occidentales en une société de consommation spasmodique, toujours plus aliénée par le spectacle et par la technologie avancée... » (les italiques et les majuscules sont du texte original).

Avant tout, même de manière provocatrice, je me demande, tout comme je demande aussi au lecteur intéressé : depuis quand, chez les anarchistes, la possibilité ou « l'aspiration » à générer ou, au moins, à contribuer à des tentatives insurrectionnelles ou à de véritables insurrections, a-t-elle été abandonnée ? Je crois que le fait insurrectionnel, tel qu'il a souvent été défini (et que, selon comment on le conçoit, peut être une chose différente de l'insurrection véritable), n'a jamais cessé d'être présent parmi les aspirations de l'anarchisme révolutionnaire, tout comme l'insurrection, plus ou moins généralisée. Les faits (qui, attention, ne sont pas uniquement lisibles comme des « faits historiques » au sens strict, mais qui trouvent leur place bien au-delà des cages et des mises en boîte de ce que, par réduction, nous pouvons définir « histoire ») et certaines actions en témoignent largement. Je pense que nous savons bien comment certaines expériences,

luttres et conflits sociaux ont toujours vu la présence et l'agir anarchiste révolutionnaire dans une optique véritablement insurrectionnelle, visant toujours à stimuler la modification permanente des situations et du conflit social vers le renversement violent de l'ordre constitué, vers l'insurrection, vers la démolition des institutions (politiques, économiques, religieuses, morales) qu'impose la tyrannie de la survie perpétuelle. La pensée et l'action ont toujours servi « d'énergie alerte et menaçante qui gifle et secoue l'indifférence des masses, suscitant leur indignation et les contraignant à la réflexion, redéclenchant et ravivant le feu des discussions, la passion de la connaissance, la foi dans l'insurrection » (Luigi Galleani). Au-delà du fait qu'aujourd'hui, il faut y aller pour raviver le « feu des discussions » et au-delà aussi de la « foi » dont parle Galleani – à ne pas comprendre comme une véritable foi ou comme une sorte de croyance idéologique ou spirituelle, mais plutôt comme la tension constamment tournée vers une fin –, nous savons aussi comment toutes ces actions qui ont été, d'une fois à l'autre, définies et décrites comme des actes de révolte individuelle (et ils l'étaient aussi), comportaient dans leur déploiement destructeur et violent, dans leur essence la plus intime, la possibilité qu'elles feraient réfléchir les personnes exploitées, la nécessité et la volonté d'inciter une révolte contre certains appareils de domination et contre l'État et le capital. Cela se voit qu'elles étaient des expressions de la lutte anarchiste, de la lutte de classe, de la guerre sociale et du conflit ouvert contre l'autorité, son principe même et les raisons qui maintenaient et qui maintiennent encore aujourd'hui la domination et l'exploitation. Seulement, à un certain moment, assez récemment je dirais, c'est comme si une fracture s'était opérée dans la manière de concevoir le monde qui nous entoure – y compris la société et ses rapports – de la part des anarchistes, donc aussi des innombrables possibilités de se relationner avec tout cela, toujours plus éloigné des motifs de l'hostilité de ce dernier. À un certain moment, on a pensé qu'il valait mieux se retrancher, ou qu'un hypothétique « rapport » avec les exploités, les masses prolétaires (terme désuet, étant donné qu'une épaisse poussière idéologique l'a depuis longtemps recouvert) et subalternes était impossible, ou que la possibilité de s'insurger – exploités entre exploités – contre le pouvoir était en quelque sorte injoignable, une sorte de velléité romantique qui allait nécessairement se cogner contre l'écorce dure de la réalité. Évidemment au jour d'aujourd'hui un tel préjugé est plus que confirmé par l'invasion et l'omniprésence mastodonte de l'appareil technologique, en plus de l'abrutissement généralisé causé par une énorme perte de langage, de capacité cognitive et expressive. Et nous, tous petits, face à ce monstre, comment

l'affrontons-nous ? *L'autre* s'éloigne toujours plus, et les révolutionnaires se retranchent et semblent garder pour eux-mêmes les idées et les pratiques révolutionnaires.

Un tel raisonnement, mon avis, se base sur une équivoque – en bref, cet ensemble de conceptions qui font concevoir notre faire et notre agir comme nettement séparés des rapports entretenus dans la société – une équivoque, disais-je, très présent, qui tire sa consistance de deux aspects, parfois aussi présents de manière distincte.

RÉVOLTE OU INSURRECTION ?

RÉVOLTE ET INSURRECTION !

Le premier aspect (que nous affrontons depuis longtemps dans ce journal) est relatif à la scission, à la dichotomie, entre *social* et *antisocial*, tels que ces concepts sont de plus en plus souvent définis dans les débats du mouvement anarchiste international au cours des dernières années. Selon cette dichotomie il existerait un anarchisme *social* et un anarchisme *antisocial*. Une dichotomie qui, en plus d'être traversée par une subtile résignation (je suis peut-être le seul à la voir ?) n'a fait que rompre le lien entre nous-même et tout ce qui se produit dans la société. Cette « fracture », ni libératrice ni subversive, enfonce ses racines dans la conviction que la révolte est à l'opposé du fait insurrectionnel, voire avec la révolution, puisque (pour le dire rapidement) ces derniers seraient exclusivement des mouvements de masse d'insurgés conduits ou guidés par quelqu'un, et donc, par exemple, en fin de compte la révolution se conclurait toujours et exclusivement par la succession de nouveaux dirigeants, de nouveaux pouvoirs. À une telle supposition viennent s'ajouter certaines interprétations de l'individualisme anarchiste et du communisme anarchiste. Le second aspect est relatif au mythe du quantitatif (duquel cette équivoque tire grandement sa substance), une véritable dictature arithmétique qui tarde à mourir et qui envisage le calcul comme la méthode principale pour rendre compte de la réalité. Nous affronterons ces aspects un peu plus loin.

« Quel espace a notre individualité », soutient-on dans l'article cité, « dans un projet *politique* comme l'insurrectionnalisme qui est basé sur le calcul ? » Vraiment peu. Nous devrions mettre de côté notre individualité pour nous rendre plus compréhensibles par les gens lambda, puisqu'il faut faire les choses de manière graduelle, nous dit-on, ou bien nous ne serons

pas compris. Nous devrions mettre de côté nos aspirations les plus hautes, et nous occuper uniquement des besoins de l'estomac ».

Donc, quand est-ce que les anarchistes révolutionnaires ont abandonné la possibilité insurrectionnelle, la volonté et la nécessité de s'insurger les armes contre l'oppression à la main pour la subversion sociale ? Et surtout, quand et comment cela s'est-il fait que l'anarchisme abandonne ou néglige, disons, l'individualité pour devenir plus « compréhensibles par les gens lambda » ? Quand a-t-on laissé les « besoins de l'estomac » prendre le dessus sur les « aspirations les plus hautes », sur les rêves ? Selon moi jamais, excepté les structures monolithiques de l'anarchisme formellement structuré et ceux qui cherchent à obtenir des espaces de légitimité dans cette société. De telles considérations, comme celles présentes dans l'article *En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique*, me rappellent comment on tend souvent à voir la révolte en opposition à d'autres événements, comme l'insurrection ou la révolution. Une telle vision est extrêmement réductrice en ce qui concerne l'agir anarchiste, car elle ne fait rien d'autre que de concevoir un « retranchement », une scission totale de la part de ceux qui se révoltent vis-à-vis des rapports existants dans le monde qui nous entoure et dans la société. Mais elle donne à percevoir la révolte, ainsi que la révolution, comme restreintes dans des limites descriptives bien précises. Révolte, insurrection et révolution ont des caractéristiques bien visibles et différentes, mais elles ne sont pas antithétiques, elles ne se nient pas les unes les autres. Une insurrection n'est certainement pas un lieu où l'individualité est niée, contrairement aux suppositions soutenues par ceux qui pensent que certaines révoltes généralisées peuvent être guidées avec une télécommande par des minorités agissantes avisées. Sans la révolte, qui est un fait nécessairement et avant tout extrêmement individuelle, sans son élan propositif et destructif, il ne peut bien sûr pas y avoir d'insurrections. La révolution anarchiste n'est pas possible sans révoltes généralisées, sans événements insurrectionnels, sans insurrections. Et je dis bien anarchiste parce que, comme nous le savons, il existe d'autres conceptions « révolutionnaires » qui, au contraire, impliquent simplement un renversement de l'ordre social autoritaire pour en imposer un autre encore. C'est sûrement un raisonnement que quelqu'un pourrait qualifier de simpliste, et il comporte sûrement un haut degré de simplification, cependant on ne peut pas nier que cela correspond à la réalité.

Même si « les temps sont devenus difficiles » et que certaines idées peuvent sembler à beaucoup des espoirs vains et utopiques, ou des velléités mues par un incurable romantisme que l'on ferait bien de ranger au placard, pour

revenir le contempler dans des moments de nostalgie, nous savons combien le feu révolutionnaire et la nécessité de l'insurrection brûlent encore dans l'esprit des anarchistes, des subversifs et des ennemis incurables et implacables de ce monde, qui au nom d'une normalité étouffante voudrait anéantir tout imprévu, toute passion concrète, toute volonté révolutionnaire visant à transformer le monde. Pourquoi penser que l'on veut transformer les « structures de la société dans un sens anarchiste » et non pas rêver de le bouleverser intégralement ? Pourquoi liquider et se débarrasser littéralement de l'insurrection ? Bien sûr, à force d'entendre certains termes répétés *ad libitum*, continuellement, et même à tort et à travers, on peut en arriver à éternuer ou avoir une légère sensation de nausée on le sait, dénaturer un concept peut être facile et aujourd'hui le langage perd énormément de sa signification. Mais pourquoi, à l'inverse, ne pas réfléchir aux liens et aux possibilités qui existent aujourd'hui entre l'anarchisme et la société technologique dans laquelle nous sommes immergés ? Pourquoi ne pas raisonner concrètement sur la méthode insurrectionnelle, aujourd'hui, plutôt que de jeter le tout – après une rapide analyse – à la poubelle, l'étiquetant comme affecté par la maladie de la politique ? Bien sûr la puanteur de la politique est intense, parfois elle s'insinue et reste voilée, mais elle ne tarde pas à sortir, nous le savons ; peut-être que la méthode insurrectionnelle et l'insurrectionnalisme sont des camelotes politiciennes ? Allons ! Dans tous les cas, pour en revenir à la question ce savoir si oui ou non nous avons mis de côté la possibilité insurrectionnelle, il faut dire que : si un réalisme gris avait (hypothétiquement) triomphé, réalisme qui, nous ne nous en sommes peut-être pas rendu compte, pourra seulement nous mener à une résignation muette, le besoin de la lutte anarchiste insurrectionnelle et d'une projectualité concrète dans ce sens est plus que jamais présente et pressante.

Revenons au passage cité au début. Les compagnons soutiennent une chose pas totalement vraie quand ils affirment que la lutte insurrectionnelle a « refait surface », dans le milieu anarchiste, entre les années soixante-dix et 80 du siècle passé, quand certains anarchistes « reprirent » « l'aspiration à provoquer des tentatives insurrectionnelles » en maintenant intact « le *corpus* central » théorique et qu'ils voulurent en « revisiter » ou « revoir les structures organisationnelles ». Tout d'abord, affirmer cela, c'est comme dire que pendant des décennies, le mouvement anarchiste international et les groupes d'affinité existants entre la Seconde Guerre mondiale et les années soixante (au-delà des grandes structures confédérées et syndicales immergées dans l'attentisme et la bureaucratie), sont restés à... à quoi

faire ? Pour quelles raisons une farouche résistance contre la dictature a-t-elle été menée dans certains lieux, et dans d'autres des attaques contre les modèles de démocraties européennes naissants ? Peut-être uniquement pour raviver la flamme de l'anarchisme et hisser un petit peu le drapeau noir entre les autres étendards révolutionnaires ? Pour le bien-être, la paix et d'autres sécrétions bourgeoises ou pour enflammer la guerre sociale, dans une optique révolutionnaire ? Des questions qui trouvent une réponse d'elles-mêmes. Il est évident que la méthode insurrectionnelle, telle qu'elle a été par la suite affirmée et conçue, n'existait pas, mais la question n'est pas là, et concerne ce vers quoi tendent la lutte des anarchistes et nos rêves.

Ensuite (et ce passage nous intéresse beaucoup en vue d'un approfondissement qui n'a rien d'évident), une telle affirmation présuppose, toujours selon moi, une grande erreur méthodologique qui est en amont, à savoir dans la séparation entre l'organisation (qui peut donc être « revisitée » comme une chose indépendante), donc aussi comment celle-ci se situe dans les projets entrepris par les anarchistes, et le lien qu'elle a et qu'elle entretient avec les idées (ce qui est défini comme le « *corpus central* »). Ces deux éléments – l'organisation, qui est un moyen, un instrument, et les fins, donc aussi les idées – ne peuvent pas être séparés, puisque les moyens dont nous nous dotons ne peuvent pas être disjoints des fins et des idées qui nous animent. Comment est-il possible pour les anarchistes de « revoir les structures organisationnelles » sans affronter les changements qu'une telle « révision » comporte ? Nous n'avons pas été dotés de morceaux interchangeables (structures, « modèles » ou propositions organisationnelles, méthodologies, etc.) grâce auxquelles nous pouvons, selon les besoins, construire ce qui est le plus en rapport à nos aspirations. Heureusement c'est beaucoup plus compliqué, et il ne serait sûrement pas souhaitable qu'il en soit ainsi. Et puis, quel serait ce « corpus central » qui, si nous voulions vraiment revoir l'organisation, serait au moins questionné et ferait l'objet de réflexions ? Est-il composé du « vieux mythe de la *Révolution Sociale* », avec « la *foi dans le réveil* » et « la recherche spasmodique du consensus social », comme cela est soutenu à tort dans le même article ? Est-ce vraiment cela qu'ont défendu et qu'affirment les anarchistes révolutionnaires ? Mais encore, c'est peut-être « l'insurrectionnalisme » contre l'individu, comme semble le laisser entendre certains passages de l'article cité ? La question revient alors : pourquoi se débarrasser littéralement de l'insurrection ?

AUTOUR DE LA PROJECTUALITÉ ANARCHISTE INFORMELLE

En deux mots, je considère que la proposition projectuelle que certains anarchistes avancèrent entre la fin des années soixante-dix et le cours des années quatre-vingt a été extrêmement importante, entre autres parce qu'elle ramenait à la surface une question épineuse assez ancienne pour l'anarchisme : l'organisation, le fait organisationnel et le rapport que les anarchistes ont avec la nécessité de s'organiser, donc les moyens dont nous nous dotons pour certaines fins à l'intérieur du conflit social. Cela ne s'est pas fait simplement en « revoyant » les structures organisationnelles, mais en avançant des propositions, en réfléchissant sur les méthodes et, surtout, sur le projet – sur la nécessité d'avoir une projectualité (non pas un programme interchangeable) –, donc aussi un regard en perspective vers les changements socioculturels, économiques, et ainsi de suite. Le tout dans une optique pleinement anarchiste, consciente donc que chaque *fantôme* (idéal, collectif, moral, idéologique, divin) ne peut qu'écraser l'individu. « Ni Dieu, ni État » sera toujours un merveilleux cri de guerre contre toute autorité.

Aujourd'hui aussi, un tel acte théorico-pratique, une telle réflexion (je considère ce dernier terme franchement un peu réducteur), implique que l'organisation, en soi et comme fait, ne soit pas traitée comme séparée de ce que nous définissons comme nos conceptions, donc nos idées anarchistes, puisqu'il s'agit de la totalité d'une dimension, la dimension anarchiste, qui est extrêmement variée et complexe, qui ne suit pas un fil « unitaire » ni homologuant, mais qui présente depuis toujours des traits uniques qui la distinguent nettement de n'importe quelle idéologie et doctrine politique (qui elles ont effectivement en commun la foi potentielle dans le réveil, les instrumentalisation des masses exploitées et les invocations au sacrifice). Si nous concevions l'anarchisme comme une doctrine politique, comme un ensemble de préceptes auxquels s'en tenir, en définitive comme une idéologie, bien sûr que nous pourrions nous fier à une telle méthode qui nous ferait « revisiter », ou reprendre, un certain aspect et en laissant inchangé un autre aspect. Une organisation dérivée d'un tel procédé serait un fait autoritaire, étant donné que la capacité décisionnelle des individus n'aurait pas de place, adaptant ces derniers à un modèle préconstitué qui, tout en étant modifiable sous certains aspects, ne perdrait pas ces caractéristiques (bien sûr, tolérables pour certains, mais pas pour les anarchistes). Et un procédé du genre pourrait sûrement faire percevoir, de manière superficielle, une plus grande sécurité.

À l'inverse, les groupes anarchistes informels « refusent toute forme d'organisation autoritaire, disciplinée et centralisée, de la même manière qu'ils refusent tout modèle préconfectionné de forme organisationnelle, aussi bien spécifique que sociale. Les individus qui les constituent expriment dans toute sa portée, le subjectivisme radical qui est derrière l'action insurrectionnaliste. Un trait caractéristique de leur action est le « volontarisme » qui amène, à l'intérieur du conflit de classe, à dépasser de fait toute position fataliste ou attentiste concernant l'avènement de la révolution sociale, car ils adoptent une attitude critique vis-à-vis de toute théorie ou analyse reposant sur le déterminisme aussi bien scientifique que mécaniste ou dialectique.

Ces compagnons sont conscients qu'entre l'affirmation théorique nue et le changement radical de la réalité matérielle, il y a un élément conscient, celui du choix et de la détermination individuelle qui doit exister pour se battre avec force afin d'accélérer violemment la fin de l'exploitation et de l'oppression » (Pierleone Porcu, dans *Viaggio nell'occhio del ciclone*, dans « Anarchismoe » année XIII, n. 56, mars 1987).

L'informalité est la proposition qui est avancée, une « modalité » en substance loin d'être nouvelle parmi les anarchistes, dénuée de hiérarchies et d'organigrammes, mais ravivée par de fécondes réflexions sur l'affinité et sur les liens que les anarchistes tissent entre eux, des réflexions qui – si l'on s'en tient au peu que je vois et que j'entends autour de moi, à part quelques contributions – sont à notre époque presque manquantes. Tandis que l'organisation informelle est la possibilité organisationnelle fondée sur l'informalité devenue visible, détachée de toute formalisation et stabilisation plus ou moins définitive, et qu'elle ne comporte absolument pas une « *foi dans le réveil* » des masses exclues et exploitées, une « recherche spasmodique » de consensus social, une construction du consensus et de la confiance des personnes exploitées, une « instrumentalisation » de leurs besoins et difficulté en vue de « secondes fins » qui leur seraient obscures, une « autorité morale reconnue parmi les « personnes exploitées » pour pouvoir être à la tête de l'insurrection grâce à la présence d'un circuit élargi de personnes qui se connaissent et qui seront donc disposées à suivre nos indications ». Cette manière de procéder peut tout au plus caractériser certaines expériences en rapport avec ceux qui interviennent dans des contextes précis, et comment ils interviennent, mais nous ne pouvons pas timbrer la « méthode insurrectionnelle » comme étant caractérisée et imprégnée par des manières de faire dégoûtantes et assez similaires. Les compagnons oublient cela et prétendent soutenir que derrière l'insurrectionnalisme, ou mieux, derrière

la méthode insurrectionnelle, se cache le fantôme de la politique. S'il vous plaît, regardons les hypothèses, les propositions organisationnelles et les expériences de lutte dans leurs caractéristiques particulières, sans généralisations futiles.

Je crois, au contraire, que le fantôme de la politique peut se représenter quand, nous anarchistes, en voulant nous abstraire intégralement d'une société qui justement nous dégoûte, nous considérons que la seule possibilité est d'attaquer le pouvoir exclusivement à partir d'une optique « séparé » et auto-représentative, positionnée en simple défense de notre existence et de nos « choses » d'anarchistes. Ceci est un *faire* politique, comme n'importe quel autre. Tout comme la modalité qui semble opposée et placée à l'extrême de celle tout juste décrite, réintroduit le fantôme de la politique ; pensons à tous ces contextes où l'on se limite à concevoir et à mener une certaine lutte en la reléguant cependant au quartier, à la vallée et ainsi de suite, refusant toute « contamination » avec l'extérieur, dans un sectorialisme permanent mélangé au maintien de son auto-représentation et de son image même subversive. A ce propos pensons, par ailleurs, à la volonté de ne pas faire sortir certaines pratiques d'un territoire donné, parce que c'est considéré, par exemple, comme délétère et contre-productif. Et cela aussi, tout cela, est un *faire* politique, comme n'importe quel autre. On pourrait continuer avec les exemples, mais je m'arrête ici pour le moment. Reste le fait que tout cela *n'a rien à voir* avec la méthode et le projet insurrectionnel, contrairement à ce qui a été en partie affirmé, à plusieurs reprises, par des anarchistes ici où là.

« La seule limite acceptable est celle de nos propres possibilités (limitées). Une limite qui ne s'établit que par une expérience personnelle et concrète ne saurait être posée a priori. Je suis toujours parti de l'hypothèse (évidemment absurde, mais réelle en termes opératifs) que je n'avais pas de limites et que je disposais de possibilités et d'immenses capacités. C'est dans la pratique quotidienne qu'apparaissent mes limites objectives et les limites des choses que je suis en train de faire. Mais elles ne m'ont jamais retenu a priori, elles ont surgi au fur et à mesure comme des obstacles incontournables. Aucune entreprise, aussi incroyable et gigantesque soit-elle, ne m'a jamais bloqué avant qu'elle ne soit engagée. C'est après seulement, au cours des pratiques qui y sont liées, que la modestie de mes moyens et de mes capacités m'est apparue. Mais cette modestie ne m'a jamais empêché d'atteindre un but partiel, ce qui, en fin de compte, est le seul objectif qu'un être humain puisse atteindre.

C'est aussi un problème de « mentalité », une façon de voir les choses.

On reste souvent trop lié à ce qui n'est perceptible que dans l'immédiat, au réalisme « socialiste » du quartier, de la ville, de la nation, etc. On est internationaliste dans les mots, mais dans les faits, on préfère ce que l'on connaît le mieux. On s'enferme alors tant vers l'intérieur que vers l'extérieur. On récuse les rapports internationaux réels, les rapports de compréhension réciproque, le dépassement des frontières (entre autres linguistiques), la coopération et l'échange. Et l'on refuse aussi les rapports locaux spécifiques avec leurs caractéristiques, leurs contradictions internes, leurs mythes et leurs difficultés. N'est-il pas comique de refuser les rapports internationaux au nom du local, et les rapports locaux au nom de l'international » (Alfredo M. Bonanno, *Le travail du révolutionnaire*, « Anarchismo », année XIV, n. 59, janvier 1988).

Il y a un monde autour de nous, et dans ce monde ne se baladent pas uniquement des troupeaux et des sujets dociles, des citoyens obéissants et fidèles aux règles du vivre-ensemble. La possibilité de bouleverser et de renverser les plans du pouvoir s'ouvre aussi et surtout quand la violence révolutionnaire, la guerre sociale, l'attaque directe contre l'autorité font irruption et se manifestent de manière imprévue et inouïe. Dans le moment où nous nous apprêtons à réaliser quelque chose, nous voudrions déjà certaines garanties, qui avec leur solidité nous indiquent aussi nos limites. Nous avons souvent tendance à vouloir, dans ce que nous entreprenons (le discours vaut aussi pour l'action anarchiste dans les conflits sociaux), de véritables résultats objectifs, des retours qui nous gratifient. Au fond de notre cœur, une adhésion quantitative (oui, j'ai bien dit *ad-hésion*) plus importante des gens à nos projets, à nos initiatives etc. nous gratifierait. Il y a à ce sujet une myriade de terribles malentendus. Dans notre cœur, toujours, nous sentirions que toute la fatigue est compensée par des résultats concrets qui nous feraient nous exclamer : « ah, enfin un bon résultat, *la lutte paie !* » Si cela n'arrive pas, comme c'est souvent le cas, ou bien nous désespérons en considérant que tous nos efforts sont vains, ou bien nous nous habituons à une véritable politique des petits compromis, visant à la médiation entre nos (grandes) aspirations et la réalité des choses si misérable et triste. Mais pourquoi devrions-nous toujours en être réduits à calculer ce que nous entreprenons en termes de résultats et de retours qui ne nous satisferont jamais ? L'habitude de calculer est dure à mourir, tout comme la nécessité de compter, d'additionner et d'accumuler, petit à petit, les résultats obtenus. Et si une rafale de vent arrivait ? Tout serait soudainement balayé. Le fait est que nous ne nous rendons pas compte que le cours de la réalité est beaucoup plus profond et inatteignable, certaine-

ment pas une énigme indéchiffrable comme quelqu'un de résigné pourrait le croire ; Voilà, un problème c'est que trop souvent nous tendons à vouloir une compréhension immédiate de la réalité en termes quantitatifs, restant éternellement ancrés à l'immédiatement perceptible et à ce qui reste principalement connu, ainsi nous désirons énumérer dans notre esprit les résultats obtenus jusque-là, les forces mises en jeu. Cela est précisément une manifestation du mythe du quantitatif.

L'ANARCHISME DANS LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE ACTUELLE

Une autre grande thématique de fond – au-delà de la *question* de l'organisation – qui s'avère épineuse et, disons le ainsi, irrésolue, c'est celle des rapports possibles entre le mouvement anarchiste et la société, « le social ». Je pense que cela crève les yeux de tous que, au jour d'aujourd'hui, il y a une forte poussée visant à déposséder totalement les individus du minimum d'esprit critique qui pourrait subsister en eux dans cette société enrobée dans les découvertes et les structures technologiques. La personne se retrouve et se sent seule, étant donné qu'il y a aujourd'hui une grande inquiétude face à la solitude (ce mal inouï !). Elle se sent seule tout en étant entouré d'une nuée de d'autres personnes, complètement insignifiantes et elle aussi absorbées dans le marasme du paysage général. Cette sorte de microcosme qu'est le mouvement anarchiste, ou bien les milieux anarchistes si on préfère, se retrouve eux aussi au milieu de tout ça. Disons le clairement, il s'agit de groupes et d'individus émergés dans une société largement perçue comme hostile, que nombreux d'entre eux ne regardent qu'avec un mépris fataliste. Évidemment je suis pleinement d'accord avec certaines des raisons à l'origine du mépris contre toute forme de société autoritaire et hiérarchique, la différence c'est que le mépris auquel je pense est précisément celui de ceux et celles qui ne parviennent même pas, pour ainsi dire, à « s'aventurer » dans la société pour comprendre, analyser, approfondir, identifier et saisir, pour servir la réflexion et l'agir anarchiste. Ce n'est absolument pas à cause du mépris que les personnes bien-pensantes parlent à voix basse des anarchistes, car ces temps-ci, dans certains contextes, les personnes bien-pensantes (intellectuels, universitaires, démocrates sincères et respectueux, experts) sont aussi invitées aux initiatives des anarchistes, peut-être même pour leur expliquer « comment se déroulent les choses socialement ». Et quand elles ne sont pas invitées, ce sont leurs théories qui sont acceptées et englobées dans les réflexions de nombreux

anarchistes. De ce point de vue, *grande est la confusion sous le ciel*. Mais ne nous éloignons pas du sujet. Je pense que la conséquence la plus néfaste de ces attitudes (sur ce point, *antisociale* mais aussi *sociale*, naturellement, ne divergent qu'en apparence) c'est celle qui fait en sorte que tout contact avec « le social » est littéralement évalué et quantifié en fonction et sur la base des résultats opératifs immédiats, dans un pur esprit comptable. On retrouve ici le mythe du quantitatif, et nous voyons comment les problématiques s'entremêlent les unes aux autres. Quelqu'un, quand il « s'immerge dans le social » sans aucuns résultats en retour, comme cela arrive souvent, tombe alors dans le désespoir (la plupart des fois), un désespoir plus ou moins caché à ses yeux et à ceux des autres. Et quelqu'un d'autre, toujours « en s'immergeant dans le social », parvient à concevoir ou à trouver ce milieu accueillant où il peut marcher au rythme de la politique. Dans un contexte comme celui à peine décrit, l'organisation semble elle aussi devenir un fait totalement interne aux anarchistes et à leurs affaires de mouvement, qu'il soit grand ou petit.

L'action révolutionnaire anarchiste a un caractère théorique et pratique, et ces deux aspects ne peuvent pas coexister dans deux dimensions différentes, mais ils doivent forcément s'entrecroiser dans une seule dimension. Cette observation fondamentale pousse à réfléchir sur le fait qu'il ne peut subsister aucune activité anarchiste et révolutionnaire, pas plus qu'insurrectionnelle, limitée et enclose dans le pur « verbalisme » de la théorisation, ou, en d'autres termes, de la propagande de l'idée ; ni, d'un autre côté, terrée dans l'hyper-pragmatisme, ou le perpétuel *faire*. Voyons un moment le premier aspect, qui nous intéresse principalement concernant les réflexions présente dans ces pages.

Le plus souvent ce verbalisme génère une sorte d'indifférence et d'accoutumance des compagnons vers certains discours. En conséquence on peut *visiter* continuellement les sites internet habituels, ou lire les publications habituelles, qui continuent à affirmer toujours les mêmes choses dans les mêmes récipients, et nous sentir intimement rassurés par la rhétorique habituelle, bercés par les encouragements habituels, par les raisonnements habituels présentés d'une fois à l'autre sous des formes différentes et en apparence créatives. Ce verbalisme affirme en général bien peu de chose sur comment nous pouvons concrètement nous rapporter aux problèmes qui, d'une fois à l'autre, se posent sous nos yeux dans la réalité sociale. La succession (aujourd'hui, parmi les anarchistes) de références variées et vagues à des « projectualités » à entreprendre pas plus définies est de la même teneur, comme si l'on voulait donner un certain ton à son discours,

et ainsi de suite, ou la simple analyse de ce qui nous entoure à travers l'immersion dans une rhétorique ultra-poétique entièrement basée, d'une fois sur l'autre, sur une exaltation du « désir », de la « poésie de la révolte », des « déchaînements subversifs ». Tout est très attrayant et fascinant, seulement au milieu de ces brèves agitations théorico-verbales on ne parvient pas à aller un peu plus loin pour frapper ce qui nous opprime, restant rassurés par une rhétorique surtout indéchiffrable pour cet *autre* que l'on désire tant et à propos duquel on a beaucoup parlé. Et qu'il soit bien clair que je ne veux pas défendre ici qu'il est alors nécessaire de détacher notre langage de tout aspect intimement lié à nos passions, à nos désirs, étant donné que l'on affirme précisément le contraire dans ces pages ; c'est une certaine rhétorique que je critique ici, et non pas la nécessité ni le besoin de nous exprimer du mieux que nous le pensons.

Je pense que le même discours peut valoir pour ceux qui, rassurés par leur rhétorique *radicale*, se présentent comme les partisans de la « libération animale » et d'un « écologisme radical » complètement déliés de la tension anarchiste et de la volonté concrètement subversive, se prononçant en permanence comme les partisans d'une théorie visant à la libération animale et de la terre avec bien peu de références à la réalité sociale qui nous entoure, avec ses conflits, ses changements perpétuels ; et affirmant ne même temps de manière voilée un respect pour la vie, qui devrait être conservée, défendue et préservée des ingérences et des manipulations de la domination technoscientifique. Je suis moi aussi résolument un adversaire de la technologie, ennemi de son développement, de ses découvertes, de ses différentes techniques de manipulation, d'exploitation et d'empoisonnement des êtres et de la terre, de ceux qui les réalisent et les mettent en œuvre, cependant je ne prétends pas affirmer une sorte d'inviolabilité de la vie des êtres vivants et de la planète (les idéalisant et les personnifiant dans des catégories plus faciles), je ne me réfugie pas d'une manière plus ou moins déclarée dans le fantôme de la *sacralité de la vie*, des corps ou d'une quelconque partie de l'existence humaine et animale. Avec la valeur de la vie il est plus facile de faire levier sur la fausse conscience de n'importe qui, étant donné qu'elle renvoie aux convictions avec lesquelles on nous bourre le crâne depuis toujours, avec lesquelles le pouvoir a remué nos pensées. Cet aspect, nous pouvons le considérer au-delà des conceptions de l'anarchisme *antisocial* ou de l'anarchisme *social*, étant donné que, parfois, dans certaines élaborations théoriques, en plus de fournir assez peu de réflexions qui cherchent à observer la réalité sociale qui nous entoure, l'anarchisme est complètement supprimé au nom d'un *écologisme*

générique et extrêmement plus malléables et digestibles. À raison, d'ailleurs, vu que l'anarchisme, dans sa tension négatrice de toute valeur et de tout dogme préconçu, a depuis toujours attaqué le respect et la valeur de la vie et des valeurs morales qui lui sont liées. Mais je voudrais savoir, plus malléables et digestibles pour qui ? L'anarchisme est peut-être trop furieux et inopportun pour être affirmé face à qui, face aux « gens » ? Il en ressort que souvent de tels discours, du moins pour ce que j'ai eu l'occasion de lire et de connaître pendant longtemps, n'ont pas une clarté discriminante concernant la non-proximité avec par exemple les composantes réformistes; la « possibilité de se rapprocher du social » ou à des contextes clairement plus sensibles à certaines questions ne sera donc possible qu'en retirant ou en censurant partiellement ou totalement certaines idées, les idées anarchistes (et que l'on ne me dise pas qu'elles sont toujours dans nos esprits, et qu'il s'agit là d'une autre question). Tout cela arrive justement parce qu'ils excluent une analyse des rapports et des conflits sociaux, préférant, d'une fois sur l'autre, analyser exclusivement les conséquences que, par exemple, le développement technologique et l'exploitation de la terre ont sur la nature sauvage. De ce point de vue, nombreux sont ceux (surtout dans les « contextes sensibles », « antisystèmes » et radicaux) qui peuvent être, à leur manière, contre l'anéantissement du « vivant » et de la nature. C'est sûrement plus facile ainsi, étant donné que la conflictualité anarchiste et la critique qu'elle affirme ne se présentent plus dans leur insupportable plénitude mais sont atténuées au nom de la défense de la terre et des animaux. On parle beaucoup de l'interaction entre les différents aspects de la domination, de leur complémentarité (à ce sujet les anarchistes qui se laissent inspirer par certaines novlangues universitaires parleraient d'« intersectionnalité des luttes »), mais justement, on en parle et c'est tout, en passant. Voilà, je pense que vu à partir de cet angle supplémentaire, le problème est clair. Ici aussi apparaissent, ponctuellement et sûrement de manière encore différente, la renonciation vers l'agir anarchiste en relation avec les conflits sociaux et avec la *question sociale* en soi, et la disparition de la moindre trace révolutionnaire anarchiste (j'insiste sur ce dernier mot), donc de la projectualité insurrectionnelle. Des termes qui, bien évidemment, peuvent aussi être toujours conservés dans le vocabulaire. Des termes attentivement dépouillés de leur explosivité, naturellement.

Je pense qu'aujourd'hui tout cela est sous les yeux des anarchistes, même si la plupart du temps nous nous aveuglons avec les habituels spectres politico-idéologiques, ou nous nous limitons à exprimer légèrement notre désaccord aux compagnons, dissimulant derrière des observations tièdes

l'océan de différences qui existent entre notre pensée et celle d'autrui. Nous n'avons pas besoin de concilier nos idées et celles des autres, ce travail délicat et raffiné nous pouvons tranquillement le laisser à ceux qui n'ont pas la ténacité pour affirmer et défendre les leurs. Les nôtres, comme le soutenait le brave Errico Malatesta, plutôt que de les nier et de les cacher, les approfondir ne peut que faire du bien, étant donné que c'est seulement quand nous saurons bien *ce vers quoi nous tendons* et *ce que nous cherchons à accomplir* que nous aurons aussi la possibilité de voir quelle voie nous pourrions entreprendre avec les autres, si et comment nous pourrions l'entreprendre, si nous le considérons toujours possible. Il ne vaut pas craindre d' « affirmer les choses comme elles sont », pour nous, dans notre vision singulière. La rancœur de celui qui se verra frappé personnellement sera la plainte de celui qui a placé l'auto-représentation de soi et de sa personnalité parmi les raisons de la lutte. Ainsi, même dans la lutte révolutionnaire anarchiste, nous pourrions trouver des réponses à ces questions qui courent parmi nos inquiétudes, en clarifiant notre perspective sans la prétention de fournir ou d'élargir des visions futures, des prophéties, des certitudes ou, plus simplement, des espoirs. Ainsi, dans l'affirmation de nos projets, et de notre méthodologie anarchiste insurrectionnelle dans le présent, nous pourrions aussi tirer des expériences que le sens commun renferme d'habitude dans le passé. Les révoltes, les insurrections et les révolutions ne seront plus des expressions d'une histoire plus ou moins glorieuse et archivée en temps voulu par des bibliothécaires attentifs. Dans cette perspective, nous cesserons de commémorer ou de contempler le passé et ses faits, nous cesserons de suivre tous les calendriers, y compris ceux subversifs, nous verrons comment vécurent les actions des anarchistes révolutionnaires, des subversifs et des insurgés qui ne se rendirent jamais au réalisme dicté en leur temps par d'autres qui au contraire préférèrent atténuer, condamner, ou interrompre l'œuvre de destruction.

NE SOYONS PAS PRIS AU DÉPOURVU, MAIS PAS SEULEMENT

Il est plus que jamais nécessaire de rompre avec cette dichotomie entre anarchisme social et anarchisme antisocial qui, si d'une part cela ne fait que nous entraîner vers un retranchement, vers une défense à outrance de nos « choses » d'anarchistes, rompant tout lien possible avec les instruments de compréhension et d'analyse de ce qui nous entoure ou, d'un côté encore plus différent, nous faisant concevoir comme exclusivement possible une

sorte d'individualisme anarchiste plus occupé à se distinguer de ceux qui « se mélangent dans le social » qu'à affirmer leur individualité ; d'autre part cela ne fait que nous entraîner dans les luttes sociales, dans les mobilisations exclusivement en faveur de certaines catégories opprimées ou au nom de saints principes (comme l'antifascisme) à travers lesquels renforcer des batailles, dans le fond, démocratiques et inoffensives. Ou dans des luttes pourries et imprégnées de respectabilité, dans lesquels se révèle une forte nécessité d'auto-représentation et dans lesquelles le réformisme est une plaie vraiment (mais vraiment) juste au coin. Voir dans des mobilisations en défense d'un monde naturel agressé et détruit par l'humain et non plus par le pouvoir. Le réalisme politique, tout comme la politique elle-même, et les grilles interprétatives avec lesquelles nous avons rogné notre vie ne nous servent pas, ce sont seulement d'autres béquilles avec lesquelles nous nous aidons à nous débrouiller dans cet enfer qu'est la survie, l'ennui généralisé, l'imposture des vérités et des jugements avec lesquels la morale et les prêtres de toute couleur nous ont toujours gavés, la réalité concrète des structures, des serviteurs, des hommes du pouvoir et de ceux qui œuvrent au quotidien pour l'existence de l'ordre social autoritaire qui nous étouffe et de l'appareil technoscientifique qui nous tue.

DE LA RÉVOLTE INDIVIDUELLE À L'INSURRECTION GÉNÉRALISÉE

Dans tout ce raisonnement l'insurrection revient par mi les pensées de manière prépondérante. Un fait surprenant, qui prend tout le monde par surprise. « En premier lieu les hommes et les structures du pouvoir. Quand ce mouvement de subversion profonde se met en mouvement et se répand, les conditions d'instabilités et de précarité de l'ordre étatique se montrent dans toute leur consistance. Une tache d'huile qui surgit soudain en plusieurs endroits et qui s'alimente des contradictions mêmes du pouvoir, ne s'arrête pas facilement, comme le pensent certains bien-pensants, avec quelques coups de fusils bien placés » (A. M. Bonanno, *Note introductive*, dans « Albania. Laboratorio della sovversione », NN, 1998). Alors pourquoi, au nom des grilles et des schémas avec lesquels nous avons choisi de filtrer et d'interpréter ce qui nous entoure, nous nous refusons même la possibilité de réfléchir sur les possibilités insurrectionnelles, ainsi que révolutionnaires, aujourd'hui ? Je ne dis pas d'espérer, encore moins de nourrir des espoirs pour une insurrection qui se produise ici de but en blanc, d'ici quelques jours. C'est une autre question qui émerge, je pense, de ces

quelques pages, et elle concerne la projectualité que nous nous donnons.

Au fond, cet aspect pourrait se résoudre dans une affirmation très simple : *ne soyons pas pris au dépourvu*, donc réfléchissons, préparons-nous, et entre-temps... Entre-temps, sans aucune attente messianique, nous savons qu'il est possible d'entraver le monde qui nous entoure, de lui nuire, de l'attaquer. Et qui sait ce qui en sortira. Je dis « pourrait se résoudre » car cela n'est même pas une évidence, la voie n'est pas nécessairement celle-ci. Néanmoins nous pourrions nous-même générer des scénarios insolites et extrêmement imprévus. Rien ne nous est exclu, il suffit de ne pas se ranger du côté de la conservation et la stabilisation de certaines conditions, garanties, sécurités, évaluations a priori.

Il est nécessaire de dissiper ces mythes qui remplissent les pensées des anarchistes d'aujourd'hui, qui s'alimentent justement de certaines conditions, garanties, sécurité, et évaluations a priori. J'en ai simplement ébauché et abordé quelques-uns dans ces pages, d'autres sont plus loin, juste après toutes ces paroles. Les folles raisons pour en finir avec ce qui nous opprime sont dans l'esprit de ceux qui ne se sont pas résignés à vivre dans ce monde. Ce dont nous avons besoin c'est sûrement un élan, une tension constante, vers une réflexion plus féconde sur l'anarchisme et sur ses méthodologies. Et un approfondissement théorico-pratique plus important de certains concepts – la thématique de l'organisation, la révolution, l'insurrection, la révolte – ne ferait pas de mal. Les différences, justement, existent, tout comme la critique est toujours nécessaire si nous comptons rompre avec les craintes qui la plupart du temps sont présentées comme en rapport avec le « respect des autres », mais je parle là d'autres différenciations que nous traînons derrière nous, et qui sont de nature plus éminemment politique. Pensons seulement au fait que nombreux sont ceux qui conçoivent l'anarchisme comme un composé de différentes « écoles », de différents courants, bien distingués et nets dans leur clarté théorique. Il n'en est pas ainsi. Nous savons comment, à titre d'exemple, en prenant des noms à la place d'autres termes, Stirner est différent de Bakounine, et ainsi de suite, et c'est vrai. Seulement ils ont des différences conceptuelles véritables, qui cependant ne nient pas la totalité de la vision anarchiste en soi. Ce qui est erroné, pour prendre encore cet exemple, c'est que Bakounine *appartienne* ou *fasse référence* à un certain anarchisme, alors Stirner à un autre, et donc Malatesta s'illustre en représentant d'un anarchisme encore différent, et ainsi de suite. L'anarchisme est extrêmement complexe et hétérogène, il n'est pas artificiellement articulé en « tendances » ou en « courants », avec leurs représentants plus ou moins illustres – et laissons de côté cet aspect

lié à la renommée, ou à la célébrité, étant donné que l'être est justement une affaire de pouvoir. L'anarchisme, comme je l'ai dit, est bien plus compliqué. Il concerne la vie et tous ses aspects ; il concerne notre temps et notre espace ; il concerne les choix que nous entreprenons dans l'existence, même quotidienne. Il n'a au contraire rien à voir avec des conceptions simplement politiques. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'attitude sociale et avec elle antisociale, par exemple ? Cela a à voir, parce que la dichotomie sur laquelle se base ces deux conceptions enfonce ses racines justement dans des différenciations comme celles à tout juste décrites ou ébauchées, des différenciations (principalement) basées sur une interprétation de l'individualisme anarchiste, d'un côté, et du communisme anarchiste, de l'autre. Ou basées sur le fait que, puisque l'insurrection ne peut qu'être dirigées par des minorités anarchistes qui s'en font les guides afin d'atteindre leurs objectifs obscures aux masses et que la révolution est simplement un tour de garde, alors mieux vaut s'en débarrasser, ou au moins ne pas en discuter dans cette triste époque où elles semblent être des mythes vêtustes d'un passé jauni ; et de l'autre côté, puisque nous avons vu que les instruments de la subversion sont trop audacieux et inopportuns par rapport aux contingences du moment, mieux vaut les remplacer avec l'attirail émoussé qui vise au tissage de l'amitié politique, renonçant ainsi à toute « incontrôlabilité ». C'est un sujet qui ouvre d'innombrables questions qui n'ont même pas été effleurées ici. En poursuivant toutefois cette réflexion, je m'arrête en disant que les concepts que soutiennent l'anarchisme social et l'anarchisme antisocial sont de tragiques idioties.

Le moment est donc arrivé de rompre avec l'équivoque qui fait que l'on perçoit l'anarchisme et l'agir anarchiste comme quelque chose de nettement détaché, séparé et éloigné des rapports sociaux. Affirmer cela ne signifie pas se placer dans la position de ceux qui, au nom de quelque chose qui pourra se réaliser de manière déterministe (comme la « *Révolution Sociale* » tant désirée, et dépréciée dans le récent article cité), s'accommodent et attendent ; bien au contraire, cela signifie concevoir l'action anarchiste comme une expression vivante de la guerre sociale, comme une forme d'attaque visant aussi à enflammer les consciences sans attendre la volonté de les illuminer, étant donné que nous ne sommes pas là pour donner une foi, ni un espoir, ni une révélation inouïe, ni un guide, ni un travail. Cela signifie être conscients que nous ne sommes pas là pour *apporter* la liberté, ni pour faire des autres personnes des sujets libérés ; la liberté absolue nous ne pouvons que la vivre. Cela signifie agir maintenant, en individus, dans le présent, toujours conscients que si tout – chaque chose singulière, chaque

être singulier – devait s’homologuer et se réduire à un unique principe rationnel pouvant servir de norme régulatrice, l’existence serait canalisée, définitivement soumise à des mécanismes inébranlables, et la révolte, tout comme la tension anarchiste, seraient déjà préordonnées et prévues. Les choses ne sont ainsi, étant donné que nos possibilités sont comme la vie qui, « dans son mouvement, n’a aucune fin préordonnée, c’est nous qui la remplissons de sens au moment même où nous cherchons à la vivre pleinement » (Pierleone Porcu, *Le ragioni del nichilismo*, dans « Anarchismo » années XIV, n. 59, janvier 1998).

POUR LA RÉVOLUTION ANARCHISTE, SANS DEMI-MESURES

À ce stade, il faut faire une distinction entre le mouvement, certains phénomènes de révolte, le soulèvement, l’insurrection. L’insurrection se différencie nettement des autres parce qu’elle comporte une césure supplémentaire dans le temps et dans l’espace dicté par l’appareil de domination ; elle comporte un passage net d’un moment où, pouvant commencé aussi par des demandes banales, la haine et la révolte en viennent à s’exprimer de manière, pourquoi pas, même nihiliste, à un autre moment au cours duquel la révolte se généralise, se généralise, prend une dimension différente, nettement incontrôlable et immédiatement dirigée contre les hommes du pouvoir et des appareils de domination. Plus elle déferle en détruisant et en lacérant l’ordre social, donc plus elle perdure et se répand – plus le retour à la normale et à la servitude régnant précédemment devient difficile. C’est dans cette caractéristique que réside sa capacité surprenante ; savoir quoi faire peut bien sûr ne pas être facile, à la différence du pouvoir qui, à tous les niveaux, même en se retrouvant balayé, sait ce qu’il doit faire. Le passage entre la révolte initiale et sa généralisation insurrectionnelle peut ne pas se révéler clairement, ce même passage n’est pas nécessairement court et n’avance pas de manière linéaire et progressive comme quelques siècles passés sous le fardeau du mythe du progrès nous pousseraient à le croire.

Faire grandir cette révolte, tendre à leur généralisation, voilà ce que l’on peut souhaiter avant tout. Et rien que cette raison suffirait à ne pas ranger dans un tiroir la possibilité insurrectionnelle. Mais on peut se demander : quelle valeur ont des révoltes poussées par des motivations si « basses », comme par exemple la simple défense d’une portion de territoire, jusqu’au désir de rentrer en possession de ses sous ? Pour toute réponse je pose une

autre question : pourquoi se demandait quel type de « valeur » ou de « tonalité » une révolte peut-elle avoir, par-dessus tout une révolte généralisée, au moment où cette dernière, dans son mouvement insurrectionnel, a déjà franchi les misérables demandes initiales en arrivant à l'attaque directe et sans médiations contre le pouvoir ? Ces motivations initiales ont disparu, la légalité (démocratique ou pas) a été franchie, balayée, et si certaines demandes réformistes émergeront ce sera grâce à l'activité des partis et des mouvements autoritaires s'étant réorganisés, qui dans ce moment n'auront plus aucun intérêt à faire des compromis ou des médiations. Il doit être bien clair que je ne pense pas à l' « image de masses de sous-prolétaires qui pillent les magasins d'électroniques pour posséder eux aussi des ordinateurs et des téléphones de dernières générations » (*En lutte permanente contre la société et les fantômes de la politique*, « Fenrir », n. 7, 2016), un fait qui, en soi, n'a rien à voir avec la révolte généralisée. C'est un exemple (et un autre, quelque part encore plus différent, c'est celui des soulèvements poussés par des motivations raciales, racistes et sur une base ethnique, qui demandent cependant un approfondissement à part), qui ne concerne pas le mouvement insurrectionnel dans son déploiement, mais est plutôt l'expression de l'intériorisation des raisons autoritaires dans l'esprit et dans les aspirations des gens. En bref, il arrive au cours de l'insurrection que les revendications initiales soient largement et pleinement franchies par l'acte pratique de la destruction et de l'attaque vers ce qui opprime et qui réduit la vie à la survie. Évidemment, je ne mets pas l'accent sur le fait que dans de tels contextes, une myriade de « facteurs » différents, comme l'opérativité immédiate ou tardive d'autres appareils étatiques, la réorganisation des forces des partis, la capacité d'attaque des anarchistes révolutionnaires éventuellement présentes, l'ingérence et l'activité de forces et de mouvements autoritaires, la disponibilité plus ou moins immédiate ou constante de certains moyens et instruments, de quelle manière les rapports entre les individus parviennent à échapper à la tyrannie de l'économie, comment s'articule le sabotage des structures dédiées au contrôle social.

Il y en a qui pourront penser que quand de tels « phénomènes » se réaliseront ailleurs, il faudra alors possiblement accourir dans ces lieux. Rien de plus erronée, étant donné que pour faire cela, il y aura besoin de premiers et indispensables contacts organisationnels, qui s'ils sont absents, excluront totalement cette possibilité. Mais pour le moment laissons la de côté, puisque dans les cas de ces lieux distants ou reculés c'est la dimension internationaliste qui *dans tous les cas* peut et doit nous intéresser. C'est-à-dire que la lutte contre l'État, le capital, l'appareil technoscientifique et toute forme

d'autorité dans les endroits que nous traversons directement, avec un lien et une possible liaison internationale pratico-théorique avec ceux qui partout attaquent l'autorité. Une hypothèse, qui n'a rien à partager avec ceux qui de manière plus ou moins dissimulée ou apparente, se placent et interviennent sur le terrain de la négociation réformiste, qui se positionnent en faveur de la conservation de certaines parties de ce monde, qui comme une firme anarchiste voudraient abattre certaines structures et en maintenir d'autres, qui en fin de compte voudraient renverser et bouleverser cette réalité pour ensuite instaurer un nouvel ordre oppressif. Il est nécessaire d'être des ennemis implacables de telles figures, étant donné que nous les trouvons et que nous les trouverons toujours en défense de ce monde.

En ce qui concerne les myopies et les illusions, la vérité c'est que nous sommes encore ancrés à de véritables modèles théoriques et pratiques, deux « camps » que nous nous efforçons de percevoir dans une dimension unique. Les modèles théoriques, par exemple, sont ceux qui ne nous font voir que des « horizons idéaux », des programmes clairs et concis à proposer et à mettre en œuvre, des causes pour lesquelles se battre, des luttes à entreprendre entre des bornes précises.

